

L'ITINÉRAIRE

3\$ Volume XXIII, n° 18
Montréal, 15 septembre 2016
www.itineraire.ca

★ ★ ★
CAMELOT
..... *d'un*
JOUR
★ ★ ★

RENDEZ-VOUS
Centre-ville de Montréal
22 septembre
de midi à 13h



CONVERSATION AVEC
Danielle Proulx

VISITE GUIDÉE
**Dans les coulisses
de L'itinéraire**

DOSSIER
**Éduquer
autrement**

TOUS LES DIMANCHES
DE 10H À 14H30!

L'HEURE DU BRUNCH A SONNÉ AU PETIT EXTRA

1690 RUE ONTARIO EST, MONTRÉAL (QC) H2L 1S7
WWW.AUPETITEXTRA.COM | (514) 527-5552

au petit

extra

MA PLACE EN SANTÉ,
j'y tiens

SANTÉ ET SERVICES SOCIAUX

**La privatisation affaiblit
notre réseau public**



REFUSONS
L'AUSTERITE

maplaceensante.com

ZOOM sur André



Nom André Péloquin | Profession Journaliste
Camelot d'un jour | Point de vente Station Berri-UQÀM

Bénévole à L'itinéraire comme formateur depuis le début de l'année, j'étais curieux de relever le défi Camelot d'un jour qu'on m'a proposé. « C'est un défi, André. C'est difficile. Tu vas voir ! », qu'on me disait. J'ai accepté l'offre à une seule condition : une initiation avant le jour fatidique. D'où le fait que je me suis retrouvé, un mardi après-midi à la station Berri-UQÀM, aux côtés de Gabriel Bissonnette, « vendeur numéro un » dans l'histoire du magazine.

De la rue à une carrière

« Numéro un par défaut. Les autres camelots qui sont entrés avant moi sont décédés », lance-t-il. Bonhomme incroyablement charismatique, Gabriel a transformé son séjour dans la rue en véritable carrière. En plus de vendre L'itinéraire depuis les débuts de la publication, il est également à l'occasion conférencier et porte-parole de la bande. « J'ai été à Tout le monde en parle et aux Francs-Tireurs, notamment », glisse-t-il, pas peu fier. Camelot sur Saint-Denis l'été, il se réinstalle à Berri-UQÀM pour la rentrée... pour le plus grand bonheur de certains habitués qui s'arrêtent pour lui serrer la pince. « Ça va bien aller ! », pensais-je. Ou pas...

Charme, mais...

Dès que j'enfile le dossard de L'itinéraire et que je m'empare de la pile d'exemplaires de Gabriel, un passant me donne un dollar dans la main. « C'est un défi, André. C'est difficile. Tu vas voir ! », lançai-je, victorieux, pour

narguer les membres de l'équipe présents. Une question demeure : était-ce un dollar pour mes yeux de biche ou mes cheveux qui s'en viennent un peu trop longs ? Sûrement mes yeux de biche, évidemment.

C'est donc avec une certaine confiance que j'entame mon quart de travail. J'applique tant bien que mal les conseils de Gabriel : prendre de la place, afficher le magazine fièrement, parler de son contenu avec bagout et faire le numéro de charme que je réserve habituellement à la belle-famille le soir du réveillon.

Pourtant, rien n'y fait !

Ça fait pitié !

On me sourit ou on me dit « non, merci », mais personne n'achète d'exemplaire. Pire encore, certains détournent le regard, m'évitent, me font carrément la gueule ou vont jusqu'à me mentir. « Come on ! Tu viens d'ouvrir ton portefeuille devant moi pour prendre ta carte Opus. Je le vois que t'as assez d'argent pour un exemplaire ! », pensais-je.

Si, pour certains, l'invisibilité est un superpouvoir rêvé, ici, il pèse lourd. « L'indifférence, c'est la pire des choses quand on vend », fait valoir Gabriel.

C'est finalement lorsque je serai complètement abattu qu'un passant – et un ami d'enfance du réalisateur en couverture de L'itinéraire de surcroît ! – va se procurer l'unique copie que j'aurai vendue.

L'honneur est sauf... ou presque.

Le verdict de Gabriel

Points positifs :

Je n'ai pas grand-chose à reprocher à André. Il était positif, persévérant, il continuait sans se laisser décourager par le manque d'intérêt des gens. Il avait vraiment le profil du camelot : la barbe, les cheveux puis la casquette. Il disait toujours une petite phrase quand les gens refusaient de lui acheter le magazine : « Peut-être la prochaine fois ! ». Ça a l'air de rien, mais ça permet de laisser l'idée germer dans la tête des gens... Et peut-être qu'une prochaine fois, ils achèteront le magazine. Le processus est parfois très long et j'ai des clients comme ça qui me reviennent après beaucoup de tentatives. Ça peut même prendre des années avant qu'ils se décident.

Points à améliorer :

Il faut s'imposer, il faut que tu parles. Parce que si t'es entre la peinture et le mur, les gens ne te remarquent pas ! Il faut toujours penser à 360 degrés. Quand t'es dans le métro, il ne faut pas que tu regardes dans une direction, car les gens arrivent de toutes les directions. Il faut garder un bon ton de voix, du début à la fin. Il faut aussi savoir contrôler son impulsivité face aux gens qui sont indifférents. André m'a dit qu'il se demandait comment je faisais...



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît l'excellent travail de l'équipe du magazine L'itinéraire.

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Shawn Bourdages, chef du développement social par courriel à : shawn.bourdages@itineraire.ca ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTRICE GÉNÉRALE :
CHRISTINE RICHARD

RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Responsable de la formation des participants : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chargé de l'accompagnement des participants : SIMON POSNIC
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Responsable de la création numérique : MAGALIE PAQUET
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Adjoints à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, LOUISE BRUNET, DANY CHARTRAND, SARAH DÉRY, SARAH LAURENDEAU, HÉLÈNE MAI, PIERRE DE MONTVALON, JENNIFER PITOSCIA, LAÉTITIA THÉLÈME, CHANTAL VANASSE
Révision des épreuves : PAUL ARSENAULT, MICHÈLE DETEIX, LUCIE LAPORTE
Photo de la une : MILTON FERNANDES | Camelot Joseph-Clermont Mathurin et la comédienne Danielle Proulx

ADMINISTRATION

Chef des opérations et des ressources humaines : DUFFAY ROMANO
Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : SHAWN BOURDAGES
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : GUY LARIVIÈRE - Glasford International Canada
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.
Vice-président : JEAN-PAUL LABEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs : ALEXANDRE PÉLOQUIN - Camelot de L'itinéraire
ISABELLE MONETTE - Fondation CSN
KATHERINE NAUD - Perspectives Jeunesse
Représentant des camelots : GUY THIBAUT - Camelot de L'itinéraire

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSIION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire : 2103, Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



PARTENAIRES MAJEURS

Canada Québec Ville-Marie Montréal

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



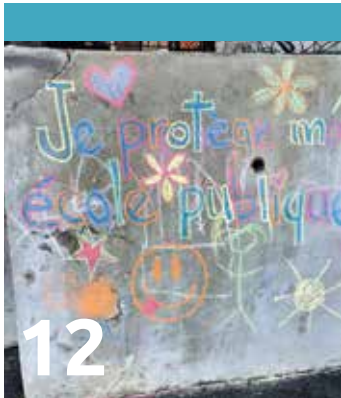
L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE





MOTS DE CAMELOTS

France Lapointe	11
Gisèle Nadeau	11
Réal Lambert	11
Lucette Bélanger	18
Richard T.	18
Cybelle Pilon	18
Rose	42
France Beaumont.....	42
Manon Fortier.....	42



DOSSIER

ÉDUCUER AUTREMENT

Réflexions sur notre système éducatif

- L'école publique mise à l'épreuve ?
- Miser sur l'éducation
- L'école de la vie
- Garder le goût d'apprendre
- Une autre façon d'éduquer ?
- Quel rôle pour l'État ?

Par Alexandra Guellin



CAMELOT D'UN JOUR 2016

Le jeudi 22 septembre se tiendra la troisième édition de notre événement-phare, Camelot d'un jour. Le temps d'une heure, près d'une vingtaine de personnalités se prêteront à l'exercice de la vente de *L'itinéraire*. Jumelées avec un camelot, elles iront à la rencontre des passants afin de leur parler du magazine.

- Conversation avec Danielle Proulx
- Camelot d'un jour, c'est aussi à Sherbrooke... et à Gatineau
- Visite guidée de L'itinéraire

SOMMAIRE

15 septembre 2016
Volume XXIII, n° 18

ÉDITORIAL.....	7
Passez le message, svp ! Par Josée Panet-Raymond	
ROND-POINT	8
RÉGIONS.....	9
GRANBY - Une réalité en mouvance et en mutation Par Nicolas Luppens	
ROND-POINT INTERNATIONAL.....	10
INFO RAPSIM.....	30
Ville et itinérance : Beaucoup reste à faire Par Pierre Gaudreau , coordonnateur du RAPSIM	
COMPTES À RENDRE.....	31
Faire réseau Par Ianik Marcil , économiste indépendant	
CARREFOUR.....	32
BD.....	33
Par Siou	
DANS LA TÊTE DES CAMELOTS.....	34
ART URBAIN.....	36
L'étincelle qui a tout changé Par Suzanne Leblanc	
LIVRES.....	38
N'oublions pas les Panama Papers Par Guy Boyer	
VIE DE QUARTIER.....	40
Promenade à Terrebonne Par Adam Raymond	
DÉTENTE.....	44
À PROPOS DE L'ÉDUCATION.....	46

MOTS DE LECTEURS

Bonjour, je suis une cliente régulière. Je trouve que vous faites du beau travail et je vous aime.

Madame St-George

Soyez bénis !! xx

Maika

Message Facebook

En villégiature à St-Alphonse Rodriguez, Lanau-dièrre, avec, sous la main, le numéro du premier juillet dernier comprenant le dossier spécial Logement. Bravo à L'itinéraire, son équipe, ses sources pour la carte des différents arrondissements de Montréal centre et un aperçu du prix des logements, qui permet aux précarisés du logement de s'orienter dans la jungle locative montréalaise.

Johanna Fontaine

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

50 % du prix de vente du magazine leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

Don en cartes-repas un geste solidaire!

Le don d'une carte-repas à 6\$ permet à une personne démunie de s'alimenter gratuitement au Café L'Itinéraire ou chez l'un de nos partenaires: Comité social Centre-Sud, MultiCaf, Resto Plateau, Le Phare et Chic Resto Pop.

Grâce à vos dons, plus de 15 000 repas complets sont servis chaque année aux personnes se retrouvant dans le besoin.

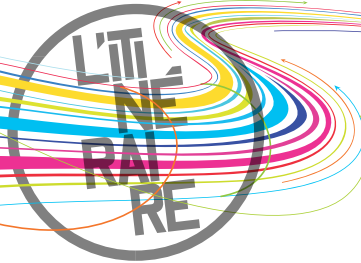
Vous pouvez choisir de les distribuer vous-même ou bien nous laisser le soin de le faire pour vous à travers notre service d'intervention et de réinsertion sociale.

Pour plus d'informations
ou faire un don en ligne:
www.itineraire.ca



L'ITINÉRAIRE

DE LA
SURVIE



À LA

VIE

Oui, j'appuie L'itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

☎ 514 597-0238, poste 240

@ dominique.racine@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ - _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration _____ / _____
(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

L'ITINÉRAIRE

¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne
sur notre site www.itineraire.ca

Merci!

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001



Passez le message, svp !

Le camelot Michel Marcil lors de Camelot d'un jour, édition 2015

J'ai tâté le terrain auprès de quelques-uns de nos camelots pour savoir quelle était la proportion des gens qui passaient sans les regarder lorsqu'ils étaient sur leur « spot » de vente. Selon la plupart, beaucoup de gens font preuve d'indifférence à leur égard. « *C'est comme si on était invisible* », disait l'un d'entre eux. Heureusement que des gens comme vous prenez la peine de s'arrêter, d'acheter le magazine et de jaser un peu avec les camelots.

Si la plupart de nos camelots sont aguerris et ne font pas trop cas de ceux qui les traitent comme s'ils étaient des fantômes, ils affirment tous sans exception que lorsqu'ils disent « *bonjour* » ou scandent le contenu du magazine aux passants et que ceux-ci les contournent sciemment, « *ça fait un peu mal* ».

« *Je me dis que personne n'est obligé d'acheter L'itinéraire, dit l'une de nos camelots. C'est un pays libre. J'aime mieux qu'on m'ignore que l'on me dise des bêtises* », relativise-t-elle.

Cependant, rien n'est pire que l'indifférence. La haine ? Le mépris ? Non, l'indifférence c'est pire encore. C'est l'absence de reconnaissance de l'autre, de sa valeur, voire même de son existence. Le Larousse propose d'ailleurs cette définition au mot indifférence : « *État, sentiment de quelqu'un qui ne se sent pas concerné, touché par quelque chose, ou qui n'accorde aucune attention, aucun intérêt à quelqu'un, à quelque chose* ».

Pouvez-vous vous imaginer vivre dans un monde comme ça ? Mon non plus.

Ne pas se sentir concerné par nos concitoyens qui surmontent de grands obstacles dans leur vie et travaillent pour améliorer leur sort ? Pour nous ici à L'itinéraire, et pour des gens comme vous, c'est impensable.

C'est pour cela, et aussi pour sensibiliser les gens au fait que L'itinéraire c'est bien plus qu'un magazine, que nous tenons notre événement-phare Camelot d'un jour. Le 22 septembre, des

personnalités bien connues seront jumelées avec des camelots pour vendre le magazine dans les rues du centre-ville de Montréal. Cette année l'événement se déroulera aussi dans plusieurs autres villes du Québec où L'itinéraire est distribué. Les journaux de rues de Sherbrooke et de Gatineau participeront aussi.

Bien plus qu'un magazine

Le magazine, c'est le moteur du Groupe communautaire L'itinéraire. Mais on offre plus que l'opportunité de vendre la revue. Effectivement, nos camelots sont nombreux à profiter des nombreux services d'aide alimentaire, de soutien au logement, d'intervention psychosociale. Ils trouvent à L'itinéraire un sentiment d'appartenance autour d'un café ou d'un repas à prix modique. De plus, beaucoup suivent ici des formations en informatique, prennent des cours de français, participent à des ateliers de tous genres et écrivent dans le magazine. D'ailleurs, ils rédigent la moitié du contenu de L'itinéraire. Outre les mots de camelots et chroniques libres, des reportages et entrevues bien fouillés sont réalisés par nos participants, soutenus par notre équipe et des journalistes professionnels bénévoles.

Et leur magazine, ils le brandissent fièrement sur la rue. Malheureusement, encore trop de passants font preuve d'indifférence ou encore d'évitement. On se demande ce que pensent ces gens qui font semblant de ne pas les voir. Peut-être pouvez-vous nous aider en passant le message ? Dites-leur que le magazine n'est qu'un des outils mis à leur disposition pour leur permettre de sortir de l'exclusion sociale, de réduire leur vulnérabilité économique et de s'autonomiser.

D'ici là, rendez-vous sur notre site web au itineraire.ca pour connaître les vedettes qui ont si généreusement accepté de faire équipe avec nos camelots et découvrir où vous pourrez aller les rencontrer. ■

4 questions à Alain Brunet

Spécialiste des impacts des psychotraumatismes sur la santé mentale, Alain Brunet est psychologue clinicien et professeur à l'Institut universitaire en santé mentale Douglas, affilié à l'Université McGill*. Précisément, le chercheur s'intéresse à l'impact des événements traumatiques et aux facteurs qui augmentent le risque d'avoir un trouble de stress post-traumatique (TSPT) ainsi que les traitements efficaces comme l'intervention précoce ou le blocage de la reconsolidation du souvenir traumatique.

1 Comment définissez-vous le choc post-traumatique et quelles en sont ses manifestations ?

Pour vivre un tel choc, il faut avoir vécu un trauma, c'est-à-dire une confrontation brutale et inattendue avec la mort, celle des autres ou la nôtre faisant naître un sentiment de surprise d'avoir survécu. Pour être en choc post-traumatique, il faut donc avoir vécu un événement traumatique qui va mener vers le déclenchement d'un trouble de choc post-traumatique. Il existe quatre grandes catégories de symptômes pour ce trouble. La première est en lien avec les pensées intrusives qui reviennent sans le vouloir comme des cauchemars, la seconde avec les conduites d'évitement qui nous pousse à éviter tout ce qui pourra rappeler l'événement. En parallèle à cela, les personnes seront dans un état d'hyper-éveil et pourront être irritables ou sursauter facilement. Enfin, ces personnes ayant vécu un choc post-traumatique vont avoir une autre vision du monde en développant un regard sur sa dangerosité et l'impossibilité de faire confiance à autrui. S'ajoutent à cela les réactions que l'on pourrait qualifier de cognitives.

2 Un attentat peut-il être considéré comme traumatique ? En particulier lorsqu'il est relayé avec des photos et vidéos violentes par les médias et sur les réseaux sociaux ?

Un attentat a un potentiel traumatique important parce que l'idée derrière l'acte est de tuer, mutiler un maximum de personnes et d'horrifier ceux qui regardent ou qui survivent. C'est donc eux qui sont à risque de développer un choc post-traumatique ou d'autres difficultés de vie. Et si en ce moment il s'agit de quelque chose dont on entend beaucoup parler, dans la psychologie du terrorisme, l'idée est de transmettre que personne n'est à l'abri et que cela peut survenir n'importe où et n'importe quand. Bien que ce soit en partie vrai, il faut quand même garder à l'esprit que le risque est, malgré tout, faible. En principe, l'attentat ne peut mener vers un choc quand il est uniquement relayé par les médias sociaux parce qu'on doit avoir vécu l'événement. Il est vrai que des images et photos peuvent nous rendre plus anxieux et vigilants, mais ce n'est pas en regardant les nouvelles ou en passant beaucoup de temps sur les réseaux sociaux que l'on peut devenir traumatique.

3 Existe-t-il des moyens d'éviter le choc post-traumatique ?

La grande question à laquelle il n'y a malheureusement pas encore de réponse c'est pourquoi certaines personnes développent un choc post-traumatique et d'autres non. Il y a une probabilité de développer un tel choc suite à un événement traumatique vécu et nous sommes assez limités actuellement pour savoir qui en développera un. Typiquement, il va y avoir environ 10 % de personnes qui seront à risque, des fois plus, des fois moins, avec la violence interpersonnelle comme un déclencheur. On sait aussi que les femmes sont environ deux fois plus à risque que les hommes, tout comme les enfants. Autre élément important dans les recherches, dépendamment du sens donné à l'événement, le choc pourrait s'accroître ou diminuer. Dans le cas de parents par exemple, il n'est pas rare d'être plus sensible à quelque

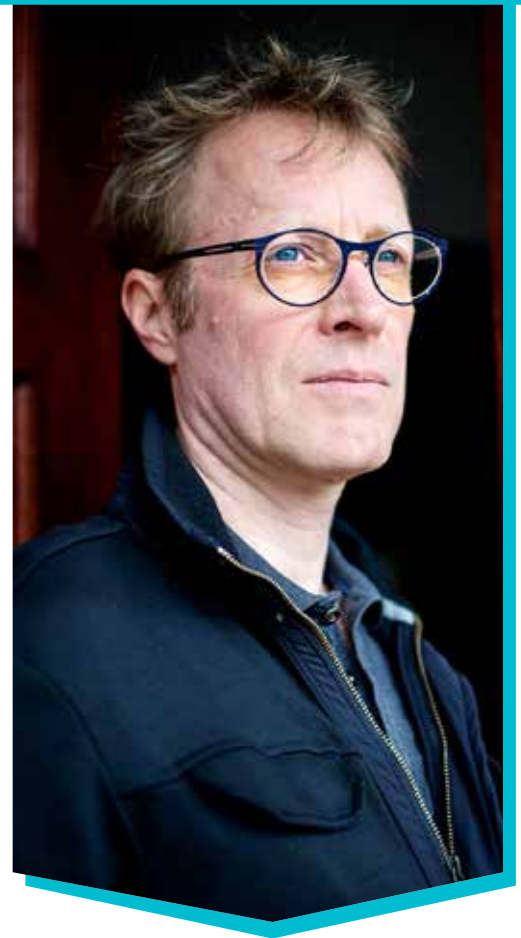


PHOTO : COURTOISIE

chose qui surviendrait à un enfant. Mais, nous restons ici dans l'ordre de la probabilité.

4 Parlons enfin du sentiment de culpabilité dans le choc post-traumatique. Comment parvenir à l'estomper ?

Toutes les victimes de trauma sont tôt ou tard confrontées à cette notion de culpabilité, qu'on le veuille ou non. Les questions comme « pourquoi moi ? », ou « est-ce que j'aurais pu faire quelque chose pour éviter cela ? » seront présentes et difficiles à éviter. Et, quand il nous arrive quelque chose de vraiment épouvantable, ce sont des questions qui peuvent devenir obsessionnelles. Si on parle un peu des éléments qui peuvent atténuer le choc post-traumatique, il faut se rendre compte que le trauma n'est pas inévitable. Le soutien social et les verbalisations sont des éléments très importants tout comme le fait de pouvoir se confier et raconter ce qu'il s'est passé. Au cours des semaines qui suivent un événement traumatique, on n'a pas l'impression d'être en train de remonter la pente, c'est pour cela qu'il faut aller chercher de l'aide d'un professionnel. ■

* Précisons qu'il s'agit d'une installation du Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux de l'Ouest-de-l'Île-de-Montréal (CIUSSS de l'Ouest-de-l'Île-de-Montréal).

RÉGIONS

PAR NICOLAS LUPPENS
COORDONNATEUR DU GASP
EN HAUTE-YAMASKA



L'itinérance en région

Une réalité en mouvance et en mutation

Pour beaucoup de gens, le phénomène de l'itinérance existe uniquement dans les grandes villes. Le magazine L'itinéraire, implanté à Granby et Sutton depuis déjà plus d'un an, permet de sensibiliser la population à l'existence du phénomène dans la région et bouscule certaines idées préconçues. « Est-ce qu'il y a de l'itinérance dans notre région ? ».

« Est-ce qu'il y a beaucoup de personnes en situation d'itinérance à Granby ? ». « Comment cela est-il vécu en région ? ». Ces questions sont fréquemment adressées aux camelots et avec raison. En effet, l'itinérance est beaucoup moins visible en région que dans les grands centres urbains. Pourtant cette réalité y est bien présente.

Selon le Comité itinérance Haute-Yamaska, rattaché au Groupe actions solutions pauvreté (GASP), l'itinérance plus visible est liée aux formes d'itinérances plus chroniques. On parle d'itinérance chronique lorsqu'elle devient un mode de vie à long terme et s'enracine dans l'identité de la personne. Or, cette forme d'itinérance sévit davantage dans les grandes villes puisque les services, qui y sont plus nombreux et complets, favorisent l'attraction des personnes sans domicile fixe. Il n'est donc pas étonnant de retrouver dans les plus petites villes davantage d'itinérance ponctuelle ou cyclique que ses formes plus persistantes.

Plus de femmes, d'âinés... et de familles

Bien que l'itinérance soit plus cachée en région, le phénomène gagne de l'ampleur ces dernières années. Ses visages se diversifient et se complexifient. Si autrefois, c'était surtout des hommes qui cognaient à la porte des ressources d'aide, aujourd'hui, les intervenants ne se surprennent plus de voir des demandes provenant des femmes, des âinés, et même des familles.

Par ailleurs, de plus en plus de travailleurs et de personnes vivant en milieu rural font également appel aux organismes communautaires. Aux yeux du GASP, ces nouvelles réalités sont le symptôme de l'appauvrissement d'une population qui arrive de plus en plus difficilement à boucler la fin du mois même, pour certains, en travaillant à temps plein. En conséquence, il n'est pas étonnant de constater une

augmentation et une dégradation des problèmes de toxicomanie et de santé mentale chez les demandeurs de ces services.

La croissance du phénomène de pauvreté peut se mesurer au nombre de demandes d'aide alimentaire qui augmentent de 15 % à 20 % annuellement auprès des deux plus grandes ressources d'aide alimentaires de Granby, soit chez SOS Dépannage et au Partage Notre-Dame.

Pour faire face à l'émergence des nouveaux visages de la pauvreté et de l'itinérance, les organismes de la Haute-Yamaska ont poussé leur créativité afin de développer des services adaptés. Par exemple, *Logements-études*, un projet novateur de logement social incluant une garderie favorisera, dans les prochains mois, le retour aux études des familles ayant des difficultés financières.

De son côté, l'implantation du programme Bonne boîte bonne bouffe permet aux ménages moins fortunés de se procurer des fruits et légumes frais à moindre coût. Les idées ne manquent pas localement mais il demeure utopique de penser que ces interventions puissent éradiquer au fléau de la pauvreté sans s'attaquer à ses causes.

Le coût de l'itinérance

Ainsi, pour lutter efficacement contre l'itinérance, les différents paliers politiques doivent agir à la source du problème de pauvreté tel que sur le revenu, le logement et l'accès à l'éducation, aux soins de santé et aux services sociaux. Une récente recherche canadienne¹ établissait le coût de l'itinérance à 7 milliards \$ par année, soit environ 0,70 \$ par jour par habitant. À l'heure actuelle, le fédéral investit environ 0,02 \$ par Canadien, par jour dans sa stratégie des partenariats de lutte à l'itinérance (SPLI) et le provincial environ 0,03 \$ par Québécois, par jour dans son plan d'action interministériel en itinérance.

Même si elle est moins visible en région, l'itinérance y est bien présente. Investir davantage dans des interventions en région permettrait également de développer des services adaptés aux nouvelles réalités et d'éviter la migration des sans-abris vers les grands centres urbains et donc leur déracinement. Nous avons collectivement la possibilité, la responsabilité et les moyens d'améliorer le sort des gens fragilisés. Il s'agit d'un choix de société. ■

¹ Source : <http://homelesshub.ca/node/35375>

PHOTO : SAMANTHA J. GROSS



ÉTATS-UNIS | Cap sur l'université pour une jeune sans-abri

Âgée de 16 ans, Destyni Tyree fera son entrée à l'université à la fin de l'été. Outre son jeune âge, ce qui rend la chose encore plus admirable, c'est que Destyni a réussi à compléter ses études secondaires en seulement deux ans, alors qu'elle vivait dans un refuge pour

sans-abri de Washington D.C. Dotée d'une grande ténacité et d'une volonté incomparable de réussir, l'étudiante s'est inscrite au Potomac State College en enseignement secondaire pour pouvoir répondre à son aspiration de devenir un jour directrice d'école. Destyni vivra dans un dortoir de l'institution post-secondaire où elle sera chargée de l'accueil des résidents. Pour payer ses études, la jeune femme a lancé une campagne de sociofinancement GoFundMe et a déjà recueilli près de la moitié de son objectif de 50 000 \$. (*Spare Change News*)

ITALIE | Dure cohabitation à Rome

Les esprits s'échauffent entre les résidents et les migrants africains du centre Baobab, ce camp de fortune érigé par des bénévoles à proximité d'une gare de Rome. Des milliers de migrants venus par bateau y transitent depuis plus de sept mois dans des conditions insalubres. À tout moment, quelque 300 personnes y vivent, dormant sur des matelas à même le trottoir. « *Nous ne pouvons pas ouvrir nos fenêtres à cause de l'odeur des toilettes chimiques qui ne sont jamais changées et des fuites d'eau sale* », se plaint Valeria, qui vit à côté du camp avec son enfant de six ans et son mari. « *C'est inhumain pour eux et pour nous aussi.* » L'Italie a accueilli plus de 420 000 migrants depuis 2014 et offre un refuge à quelque 140 000 demandeurs d'asile, soit sept fois plus qu'en 2013. (*Reuters/INSP*)



PHOTO : REUTERS - MAX ROSSI

CANADA | Trans oui, mais des êtres humains avant tout !

À 13 ans, Tru Wilson est reconnue pour son implication en faveur du respect des droits des personnes trans. Ce qui la différencie des autres jeunes de son âge est le genre féminin auquel elle s'identifie. L'adolescente a fait les manchettes des journaux nationaux quelque temps avant que le gouvernement Trudeau ne mette à son agenda politique les questions reliées à l'identité et à l'expression de genre. Née garçon, Tru se rendait à l'école avec l'uniforme des filles. Scolarisée dans une école catholique, l'adolescente vivait mal le regard et le jugement des autres jusqu'à vouloir quitter l'école. N'ayant pas envie de laisser ses amis derrière elle, Tru a finalement porté plainte afin de prouver que les jeunes trans avaient eux aussi des droits. Sa transition, elle l'a entamée en 4^e année, soutenue par sa mère qui l'emmenait faire les magasins. C'est donc en partie grâce au combat mené par Tru que les jeunes trans peuvent aujourd'hui être appelés par le prénom qu'ils choisissent, porter les vêtements qu'ils souhaitent et accéder aux salles de bain qui correspondent le mieux à leur genre. « *Nous sommes encore des êtres humains et nous avons autant besoin d'amour que les autres* », expliquait-elle aux médias. À ce jour, au Canada, l'Alberta, la Saskatchewan, le Manitoba, l'Ontario, l'Île-du-Prince-Édouard, Terre-Neuve et les Territoires du Nord-Ouest font partie des provinces ayant des lois qui protègent explicitement l'identité de genre et son expression. (*Mégaphone / INSP*)



PHOTO : DAVID DENOFREO-BLACK OPAL IMAGES

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



International Network of Street Papers

Des fruits et légumes d'ici

Vous l'aurez sans doute remarqué, le coût de la vie ne cesse d'augmenter. Les épiceries, tout comme n'importe quel commerce, le ressentent particulièrement. En effet, il y aurait de grandes pertes de produits dans la section des fruits et légumes. Ceux-ci étant devenus trop chers, de moins en moins de personnes les achètent. Les propriétaires des épiceries perdent du profit, mais les clients et les producteurs sont aussi affectés par cette réalité.

En premier, les clients n'ont pas l'argent pour payer des fruits et légumes, mais ils ont tout de même faim ! Ils se rabattent donc sur de la nourriture qui est moins bonne pour leur santé. À court terme, le problème semble moindre, mais c'est sur le long terme que des conséquences se présentent. Par exemple, à force de ne pas s'alimenter correctement, plusieurs individus développent des problèmes de santé, tels que le cholestérol, le diabète et l'embonpoint.

En second, les cultivateurs sont aussi grandement affectés par la baisse de consommation de fruits et légumes. Tout d'abord, si personne n'achète leurs produits, ils n'ont pas d'argent pour payer des employés pour produire, et les fruits et légumes pourrissent dans les champs et dans les arbres. De plus, au Québec l'été, plusieurs agriculteurs font affaire avec le Mexique afin de donner des possibilités d'emploi aux Mexicains. Mais comme leurs papiers tardent à arriver, cela prend plus de temps pour que ces futurs employés puissent venir travailler au Québec. Je trouve dommage que cela affecte autant le roulement de l'économie. Peut-être que s'il y avait une meilleure gestion du travail à l'immigration, la chaîne pourrait être inversée : plus de travailleurs, moins de fruits et de légumes perdus, diminution du prix de ceux-ci et augmentation des ventes. Il est important de favoriser la production au Québec plutôt que d'importer des autres pays ; achetez des produits d'ici et participez à notre économie !

FRANCE LAPOINTE
CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA



À Montréal

Quand j'étais enfant et adolescente, je rêvais de venir vivre et travailler dans une grande et grosse ville. Étant originaire de la Gaspésie, dans la campagne, plus précisément à Amqui, je rêvais de grandeur. J'ai toujours été attirée par les villes.

La première fois que je suis montée ici, à Montréal, c'était pour l'Expo 67. J'avais 17 ans, j'étais étudiante, c'était lors d'un voyage d'école ; j'ai beaucoup aimé cette ville.

Après cela, comme étudiante, je suis remontée travailler ici pendant l'été, comme servante dans une famille. Cela a vraiment été plaisant et agréable. Là, j'ai « pogné la pique » de la ville, comme on dit !

Ensuite, en 1980, mon mari et moi nous sommes installés à Montréal ; c'est beaucoup plus avantageux, une grande ville. Ce qui est plaisant, pour aller travailler et se déplacer, c'est que c'est simple : nous pouvons prendre les transports en commun. C'est pratique d'avoir accès à des autobus et au métro.

Il y a aussi beaucoup de monde et de belles places et beaux coins à visiter, tels que le Vieux-Montréal, dont j'ai parlé dans mon dernier article Vie de quartier dans l'édition de *L'itinéraire* du 1^{er} mai 2016. J'ai également remarqué qu'il y a aussi du beau et bon monde. Un exemple qui m'a beaucoup marquée, c'est la rencontre de l'une de mes clientes. Un jour, en allant prendre mon café en face du métro Jarry, avant d'aller travailler, elle m'a offert de se joindre. Nous sommes donc rentrées toutes les deux dans le restaurant. Elle est une personne très sociable, chaleureuse et humaine, avec le sens de l'humour ; je suis heureuse de l'avoir rencontrée et je l'apprécie beaucoup en tant que cliente.

J'aime vraiment cette ville, car c'est beaucoup mieux pour tout. Nous avons presque tout à la portée de main.

Merci sincère à ma clientèle.

GISÈLE NADEAU
CAMELOT MÉTROS IBERVILLE ET JARRY



MOTS DE CAMELOTS

Les voitures anciennes

Quand j'étais jeune adolescent et que je restais chez mes parents, je m'intéressais beaucoup aux autos anciennes. Je voulais voir comment elles fonctionnaient, aussi j'ai jamais lire dans *Science Mécanique* pour voir s'il y avait de nouvelles découvertes en ce qui concerne les moteurs. J'allais voir des expositions de vieilles automobiles à Cap-Santé et Québec, puis je prenais des photos et je posais des questions aux collectionneurs.

Comme il m'était impossible d'en avoir une, même devenu grand, car cela demande beaucoup d'argent en rénovation, je me suis mis à collectionner des cartes de voitures anciennes et j'ai fabriqué des modèles 1/30 en plastique.

Ainsi, j'ai pu avoir le plaisir d'avoir une Corvette des années 1960 et d'autres modèles anciens, comme un camion Ford des années 1950. Pour me les procurer, je pouvais aller les chercher dans les grosses succursales de Hobby, car je ne pouvais les trouver près de chez moi. Certains modèles sont plus difficiles à construire, car ils comportent beaucoup de pièces. Aussi, pour appliquer la peinture, il faut être adroit, car les pièces sont petites, mais pour moi, c'est comme faire un tableau en peinture ; il faut de bons pinceaux et quand on a fini, c'est comme une œuvre d'art. Les anciennes voitures avaient du style et je pouvais les admirer.

RÉAL LAMBERT
CAMELOT LAURIER / DE LANAUDIÈRE



Éduquer autrement

Réflexions sur notre système éducatif

Au Québec, un enfant sur cinq fait partie de ces élèves qui ont des besoins spécifiques. À Montréal, quelque 84 % des jeunes en difficulté obtiennent leur diplôme d'études secondaires en sept ans, comparé à une moyenne de 78 % pour l'ensemble des jeunes de la province. Quant au taux de décrochage, selon les dernières statistiques, il est équivalent à 25,6 %.

L'école, qu'elle soit publique, privée, alternative ou démocratique est un sujet de plus en plus présent dans l'actualité. Que ce soit dans les budgets, dans les réformes des différents gouvernements ou dans les doléances des enseignants et des parents, il semble que l'on soit arrivé à un tournant où une réflexion s'impose dans le seul objectif d'offrir le meilleur aux citoyens de demain.



L'école publique mise à l'épreuve ?

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Abolir des commissions scolaires ou réduire leur nombre, transférer la gestion des infrastructures éducatives et du transport scolaire aux municipalités, réduire d'au moins de moitié le financement des écoles privées, créer un ordre professionnel des enseignants, réduire le nombre d'épreuves ministérielles, instaurer un taux unique de taxation scolaire par région ou encore supprimer les comités consultatifs au ministère de l'Éducation. Telles étaient les grandes « hypothèses » de la réforme du réseau scolaire proposée par le gouvernement Couillard. Gain souhaité alors : un milliard de dollars.

L'annonce de ces coupes budgétaires majeures a été l'occasion d'amorcer une réflexion sur le système éducatif québécois. Devant les nombreuses indignations de la population, le premier ministre du Québec, Philippe Couillard a annoncé en mars dernier vouloir « faire de l'éducation une priorité nationale ». Les budgets ont ainsi été augmentés de 3 % pour une hausse totale de 500 millions de dollars. Un répit qui a eu sa part de désillusions.

Bien que la sortie de ce troisième budget Leita ait pu laisser entrevoir un léger adoucissement des restrictions budgétaires liées à l'éducation, pour certains il ne s'agit que d'un moyen de calmer la grogne publique. « En analysant les annonces du gouvernement, on se rend compte qu'il n'y a pas d'argent neuf ou réinjecté. En réalité, très peu de fonds sont destinés aux services aux élèves. On a eu des compressions de 350 millions et des investissements de 252 millions, donc on ne rattrape pas la situation » se positionne la porte-parole du mouvement populaire « Je protège mon école publique », Pascale Grignon. Elle rappelle que « les coupes budgétaires dans le système de l'éducation ont démarré il y a à peu près six ans, et au-dessus d'un milliard de dollars à été coupé au fil des années et des gouvernements ».

Moins de services et surpopulation

La goutte d'eau qui fait déborder le vase est en lien avec ce que Pascale Grignon qualifie de « double étranglement » des écoles pour illustrer les pertes de financement alors que le nombre d'enfants

scolarisés ne cessait d'augmenter. « Ça a été comme une sorte de point de non-retour ». Le mouvement est donc parti de l'école Saint-Jean-de-Brébeuf à Montréal avant d'atteindre d'autres écoles aussi concernées par ces problématiques.

En mai 2015, c'est avec des chaînes humaines que ce mouvement a fait parler de lui. Plus de 100 000 citoyens se sont tenus par la main autour des établissements scolaires d'un peu partout au Québec pour dénoncer les compressions du gouvernement provincial dans les écoles primaires et secondaires. Et la tâche qui préoccupe ce mouvement citoyen est loin d'être une mince affaire puisqu'il se donne comme mission de « promouvoir un financement adéquat de l'école publique au Québec tout en sensibilisant la population aux enjeux des coupes en éducation ».

Pour Pascale Grignon, il s'agissait d'une sorte d'éveil sur la situation vécue dans les écoles, car dit-elle, « même si l'argent ne coulait pas à flot, on a tout d'un coup été confrontés à des problèmes liés au système d'éducation en entier. D'où l'idée de regrouper les parents, mais aussi d'alerter les citoyens alors que l'éducation ne semblait pas

L'école de la vie

À seulement 15 ans, Joël Lacoste-Therrien, étudiant au Collège Héritage à Châteauguay, a fait parler de lui en créant une pétition pour créer des cours « utiles à la vie » permettant de mieux préparer les jeunes à la vie en société. En créant la page Mouvement de l'Affranchissement de la Jeunesse sur le réseau social Facebook, c'est une réelle démarche qu'il a entreprise allant jusqu'à rencontrer les politiciens. Comprendre le fonctionnement du gouvernement, le rôle des élus, les impôts, préparer une entrevue, savoir se défendre, administrer les premiers soins ou encore la mécanique de base ne sont que les quelques intitulés de ces cours qui permettraient, selon le jeune étudiant, de mieux se préparer à l'avenir.

du tout être une priorité dans les médias. On était rendus au point où rien n'allait plus à l'école primaire et personne n'en parlait ! »

Et le mouvement a réussi à renverser la tendance, allant jusqu'à intéresser les médias et d'autres parents à travers la province. « C'était comme s'il fallait montrer à quel point les citoyens tenaient à la valeur de l'école publique et à son importance dans la société et qu'il était inconcevable de réaliser qu'elle était mise à l'épreuve par des restrictions budgétaires », se souvient Mme Grignon. « Cela a démontré que les Québécois partagent cette valeur d'assurer l'éducation inspirante et la réelle réussite à nos enfants, loin de l'unique employabilité, en impliquant les élèves, les professeurs, les parents ou les chercheurs ».

Commencer à la petite enfance

De son côté, Camil Bouchard tire un double constat quant au système éducatif québécois. L'ancien professeur en psychologie à l'Université du Québec à Montréal, estime que si « d'énormes progrès ont été faits depuis 1960 », matérialisés par un taux de décrochage scolaire en amélioration constante, il reste encore à faire pour obtenir une moyenne de décrochage qu'il qualifie de « constante », c'est-à-dire allant de 5 à 10 %.

Statistiquement, le ministère de l'Éducation, du Loisir et des Sports (MELS) a révélé dans son dernier rapport que les jeunes du secondaire étaient de moins en moins nombreux à décrocher. Ainsi, le taux de décrochage est passé de 20,3 % en 2007-2008 à 15,3 % en 2012-2013, une baisse de 5 points de pourcentage en cinq ans. Et, les résultats sont encourageants pour Montréal où a été observée une diminution de 7,5 points de pourcentage en cinq ans, soit un taux équivalent à 25,6 % en 2012-2013.

Pour obtenir une réduction de ce taux, Camil Bouchard estime que « des efforts considérables doivent être faits d'abord au niveau de la petite enfance, là où se bâtissent les structures qui permettent aux enfants d'aborder l'école du bon pied aussi bien au niveau de l'acquisition des compétences en langage, en relations interpersonnelles ou en contrôle des émotions. En somme des éléments qui sont nécessaires à la réussite à l'école ». Quant aux coupures, M. Bouchard estime que le gouvernement doit « être capable de calculer correctement, en regardant certes la colonne des dépenses, mais aussi celle des revenus engendrés par elles ». Car, rappelle-t-il, « au Québec, nous avons déjà fait preuve de sagesse en investissant en éducation ».



PHOTO : COURTOISIE

Miser sur l'éducation

En 2007, la Finlande a complètement réformé son système éducatif en abandonnant le modèle centré sur l'évaluation des acquis. Aujourd'hui, qu'il plaise ou non, il est reconnu comme l'un des meilleurs au monde. En chiffres, c'est un peu plus de 66 % des élèves qui entament des études supérieures pour un peu plus de 93 % qui réussissent leurs études secondaires. Il s'agit d'ailleurs du plus haut taux d'Europe. Citons ici quelques points clés du fonctionnement de ce système :

- Les enfants commencent l'école à 7 ans et n'ont aucune évaluation pendant les 6 premières années. Leur seul test est passé à l'âge de 16 ans. Jusqu'à cet âge, les fournitures scolaires et la cantine sont gratuites.
- 30 % des élèves ont une aide spécialisée pendant leurs 9 premières années d'école. Et, qu'ils aient des difficultés d'apprentissage ou pas, ils apprennent dans les mêmes classes.
- Les classes de sciences sont limitées à 16 élèves afin de favoriser les travaux pratiques.
- Les élèves ont le droit à 75 minutes de récréation par jour.
- Il existe des cours de couture, de cuisine, de menuiserie, sculpture ou même d'électricité et de jardinage.
- C'est l'État finlandais qui finance à 100 % le système d'éducation.
- Les enseignants n'ont que 4 heures de cours par jour et 2 heures de formation continue par semaine. Ils détiennent tous une maîtrise, entièrement payée par l'État. Leur statut social se compare à celui des médecins et des avocats.

Source : Business Insider International, décembre 2011



PHOTO : COURTOISIE

Charles E. Caouette

Garder le goût d'apprendre

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA GUELLIL

Professeur retraité en psychologie, Charles E. Caouette est le cofondateur de l'école alternative Jonathan, située dans l'arrondissement de Saint-Laurent. Il porte un regard critique sur notre système éducatif tout en offrant quelques solutions pour l'envisager autrement.

Si vous aviez un constat général à tirer aujourd'hui sur le système éducatif québécois, quel serait-il ?

Globalement, je dirai que le système éducatif québécois rétrograde et a, selon mes valeurs, une influence négative sur le développement de l'enfant. En les amenant à se résigner au système en place, nous conditionnons les enfants à devenir performants et compétitifs les uns envers les autres. L'école actuelle convient parfaitement à la société en place avec un rôle de sélection, élimination et de conditionnement des enfants pour qu'ils fonctionnent bien dans le système industriel et capitaliste. De sorte que tous les enseignants ont comme préoccupation première de préparer les jeunes aux examens du Ministère. Tant qu'on ne réalisera pas qu'on déforme beaucoup plus qu'on ne forme, parce qu'on apprend à l'enfant à ne plus se poser de questions, le changement de système ne sera pas possible. Alors, les incohérences du système éducatif font qu'il semble évoluer au niveau du langage bien que dans la réalité tout soit complètement différent. C'est une forme de schizophrénie : on a développé un langage très humaniste dans une école où l'on transmet le savoir très mécaniquement.

Que pensez-vous de la vision de l'éducation du gouvernement actuel comme de ceux antérieurs ?

On veut que l'école prépare les enfants à s'intégrer et qu'ils deviennent des citoyens productifs et rentables. L'école est surtout évaluée par le monde du travail, il s'agit d'une préparation à la société actuelle dans laquelle on vit. C'est un paradigme industriel que j'ai toujours contesté.

Et votre position quant au taux de décrochage au Québec ?

Comment se fait-il que nous ne soyons pas plus préoccupés positivement par les décrocheurs ? J'en ai connu assez, notamment dans les fermes éducatives, pour savoir qu'ils ont quitté un système dans lequel ils ne se sentaient pas bien et où ils ne voulaient pas vivre. Ils sont souvent considérés comme marginaux alors qu'on pourrait trouver des solutions pour que l'école aille rejoindre ce monde-là.

Un peu en suivant le même principe de l'éducation populaire ?

Oui, mais en veillant à ne pas les dévaloriser. Cela ne signifie pas qu'il s'agit d'une éducation qui amuse et qui occupe pour éviter la flânerie. Il s'agit plus d'une éducation qui dit « vos ressources et

vos talents nous intéressent. Peut-on vous aider à les acquérir et les maîtriser ? » Puis, cela se peut que si une personne n'a jamais aimé la lecture, par exemple, elle y trouve un certain intérêt. Prenons le cas des itinérants : beaucoup d'entre eux sont très cultivés et peuvent devenir des ressources pour les autres s'il n'y a pas de climat de compétition ou de rejet. C'est pour cela que l'éducateur populaire devient plus un médiateur d'apprentissage collectif dont la mission est de regrouper des personnes de différents horizons et milieux et qui, ensemble, sortiraient de la précarité en développant leurs talents, en leur redonnant confiance en eux. Quel que soit ce qu'ils veulent apprendre : lecture, cuisine ou autre.

Trouvez-vous que notre société est assez ouverte pour accomplir une telle vision de l'éducation ?

Elle n'est pas ouverte, mais elle est tolérante. C'est-à-dire que ceux qui la dérangent, comme les écoles alternatives, doivent quand même entrer dans les objectifs définis par les commissions scolaires. On dérange, mais ils ne peuvent pas être contre parce qu'ils ne veulent pas que ces enfants s'en aillent au privé, au risque de les perdre. Il ne s'agit que de tolérance dans le sens où le degré d'ouverture est plus lié à un certain nombre de concessions pour finalement garder ces élèves et les garder sous contrôle surtout. Tout projet alternatif doit passer par les commissaires de chaque commission scolaire et ce sont les parents qui appuient ou non le projet.

Quelles seraient vos solutions pour concrétiser votre vision de l'école ?

Je conçois l'école comme un lieu de développement c'est-à-dire un endroit suivant le concept d'éducation permanente. Il faudrait dans un premier temps conscientiser les citoyens à la situation actuelle : leur prouver que l'école est au service du système capitaliste, qu'elle est difficile à transformer et que la différence n'est pas forcément négative. Ensuite, il faut se rendre compte qu'il est nécessaire d'avoir moins d'évaluations et de statistiques pour évaluer le progrès. L'évaluation peut être faite sans forcément qu'elle passe par la quantification et la compétition. Chacun apprend à sa manière, il suffit d'être à l'écoute de son rythme. En conscientisant, on développera une certaine forme de respect de tous. Tout enfant a un droit fondamental de vivre à l'école des expériences positives, d'apprentissage, de succès et de valorisation. C'est un droit que l'on se doit de respecter. ■



Essai
Éduquer. Pour la Vie !
Charles E. Caouette
Édition Écosociété, 2016, 168 pages

Une autre façon d'éduquer ?

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Quand elle a créé son site internet *Projet famille en harmonie* il y a maintenant cinq ans, Mitsiko Miller devenait mère alors qu'elle avait beaucoup d'idées préconçues sur la parentalité.

Réalisant « qu'avoir un enfant était tout un défi, avec les apprentissages qui vont avec », cette mère de deux enfants s'est retrouvée face à un système qui portait en lui de nombreuses croyances éducatives auxquelles elle n'adhérait pas. Sur sa page Facebook officielle qui est suivie par plus de 17 000 internautes, de nombreux commentaires s'enlignent vers un besoin de réfléchir autrement sur l'éducation.

Parentalité positive ou la communication avec bienveillance, les thèmes développés sur le site de Mitsiko Miller offrent de nombreuses réflexions. « En faisant mes propres recherches, j'ai réalisé que de nombreux chercheurs en neurosciences offraient des perspectives différentes, éloignées des croyances populaires sur l'éducation, explique-t-elle. J'ai eu la chance d'avoir deux enfants atypiques qui ne rentraient dans aucune case. Cela m'a permis de mettre en pratique tout ce que je découvrais. »

C'est donc un nouveau regard sur la parentalité qu'elle offre en proposant aux familles de s'outiller. « Ce projet se concentre sur la collaboration entre les parents et les enfants, entre les adultes et les adultes, entre partenaires ou entre les enfants et les enfants. Il s'agit d'intégrer un équilibre dans la vie quotidienne. »

Parents, éducateurs, professeurs et thérapeutes participent à la réflexion sur ce site Internet qui se veut rassembleur. « Quand ils découvrent ce mouvement de la parentalité positive, c'est comme si nous répondions à un grand besoin. » Le principe de parentalité positive se caractériserait par une façon de voir les enfants comme des « humains capables et compétents accompagnés par un adulte, dans le respect et la réciprocité ».

Lequel cette vision, le rôle de l'adulte serait de bâtir un terreau fertile où les enfants s'engageraient à devenir des adultes responsables. « Si on nourrit et guide un enfant, il sera capable de s'épanouir comme il le souhaite », explique-t-elle en prenant l'exemple d'un enfant de deux ans qui fait une crise à l'école. « À la différence de le mettre dans le corridor parce que la croyance populaire nous fait penser qu'il ne s'agit que d'une crise, le véritable travail est de comprendre la raison de cette crise, de discuter avec l'enfant et de trouver une autre solution plutôt que de lui demander de se taire », explique-t-elle en parlant d'une expérience vécue avec un enfant qui était stressée par l'absence de ses parents.

À l'école, cela pourrait aussi se traduire par la bougeotte des enfants qui ne sont pas attentifs. « Mais si l'enfant bouge, c'est qu'il répond à un besoin. Il y a une raison. L'idée n'est pas de lui demander d'arrêter de bouger au risque de le mettre dans le corridor, mais plutôt de s'interroger sur les raisons de son comportement » ajoute Mme Miller rappelant qu'il ne faut pas voir cette façon de faire comme un travail en plus. « Il s'agit de sortir de la performance, se poser des questions et s'autoriser à trouver des réponses et des solutions. Cela dépend toujours de ce que l'on souhaite pour que notre enfant s'épanouisse à l'école comme à la maison. »



Mitsiko Miller

Demande d'innovation

Mais au-delà des échanges virtuels et numériques sur le sujet, les réflexions sur le système éducatif prennent forme. Professeure adjointe au département d'administration et fondements de l'éducation à l'Université de Montréal, Christine Brabant confirme qu'il se passe actuellement « *plusieurs choses en même temps* » dans le monde de l'éducation.

« *De nombreuses demandes d'innovation proviennent des parents, parfois des enseignants et même d'organismes en éducation* », confirme la professeure en prenant les exemples des mouvements sociaux, des écoles alternatives, des initiatives pour les enfants ayant des besoins particuliers ou encore des projets relatifs à l'éducation des autochtones. « *Ces demandes sont toutes en lien avec ce besoin de réinventer l'école afin de donner une plus grande place à l'activité démocratique des parents, des comités de parents ou enseignants. Tout cela pour que le système s'adapte à des formes et modèles d'éducation différents afin que les structures bougent et se réinventent.* »

Si l'on a l'impression d'assister de plus en plus à une remise en question de notre système éducatif, Christine Brabant interpelle sur la nécessité de relativiser puisque « *certaines personnes sont très satisfaites du système actuel, mais sont plus insatisfaites sur le fait que l'école n'est pas assez exigeante envers les enfants : pas assez d'enseignement traditionnel ou de devoirs.* » En somme, selon Mme Brabant, toutes les tendances sont présentes et le but du jeu démocratique serait « *que ces tiraillements finissent par créer soit un équilibre, soit une variété. Et la question est de savoir si nous allons rester avec une école unique qui représente toutes ces tendances ou si nous irons vers une offre variée où chacun trouvera son compte* ».

Une tendance vers la variété

Le besoin de variété qui semble donc se frayer un chemin dans les mentalités. C'est en tout cas le cheval de bataille du Réseau des écoles démocratiques au Québec (Rédaq) qui plaide pour la mise en place d'écoles démocratiques, aussi appelées « écoles libres ».

Ces écoles se distinguent des autres notamment en raison des décisions qui sont prises avec la communauté éducative tout en veillant à respecter les décisions individuelles. L'ambition générale est de promouvoir l'éducation libre et démocratique en favorisant les libertés d'expression, d'assemblée et de conscience. Par exemple : c'est à l'élève de choisir ses cours et son horaire en fonction de son intérêt tandis que le programme scolaire porterait aussi bien sur les disciplines classiques académiques que des cours en lien avec la cuisine, l'environnement ou le cinéma et la politique.



Quel rôle pour l'État ?

Professeur à l'Université de Sherbrooke, Michel Boyer s'intéresse particulièrement à la coopération, la collaboration et au partenariat dans le domaine de la gestion de l'éducation, à la gouvernance scolaire et à l'école communauté. De son point de vue, « *assez souvent, les médias véhiculent une vision très négative du système scolaire, en le traitant de façon unique. Ils parlent souvent de l'école et non des écoles. Or si on prend le point de vue des acteurs de ce système, plusieurs d'entre eux cherchent à éduquer autrement* ». Le professeur rappelle que le système d'éducation a été modernisé très rapidement au Québec. « *Qu'il s'agisse du mécanisme de l'école obligatoire, de la laïcité ou de la prise en charge de l'État, nous avons fait des gains énormes dans toutes les régions en terme d'accessibilité* ». Malgré la performance du système, M. Boyer rappelle que le plus grand défi est en lien avec le taux de décrochage ou encore cette tendance à mettre l'accent sur la performance liée au marché du travail. Quant aux rôles que devrait jouer l'État, le professeur rappelle que dans la gestion du système éducatif, « *il y a tout un jeu de pouvoir entre la coordination, l'intégration et la différenciation. Que ce soit dans la gestion, les classes ou la façon d'enseigner, il y a un juste équilibre à trouver* ».



Odja Majed

Odja Majed est impliquée dans le comité légal et le comité communication du Rédaq. Elle rappelle que la différence avec l'école alternative concerne tout autant le fonctionnement, jugé plus démocratique, mais aussi le contenu qui est décidé par les jeunes. « *C'est d'ailleurs au jeune de construire son apprentissage et de décider de son parcours, de s'autoévaluer* » ajoute-t-elle en plaidant pour « *un système éducatif plus ouvert qui répond aux besoins de tout le monde dans l'intérêt des jeunes.* »

Démocratique ou alternative, traditionnelle, privée ou publique, nul doute que l'école quelle que soit sa forme mène à toutes sortes de réflexions sur la société à bâtir. Encore faut-il que tous les acteurs concernés parviennent à ouvrir les vannes pour faciliter les débats. ■

Qu'est-ce qu'être camelot pour moi

Je suis devenue camelot grâce à une autre camelot qui m'a parlé de ce travail. J'ai commencé le 3 mars 2016, je ne connaissais pas le magazine avant. Je me promenais dans le coin du métro Honoré-Beaugrand, et on encourageait une camelot sur place. Elle m'a alors parlé de son travail, alors que j'achetais sa revue. J'ai tout de suite été intéressée.

Je me suis présentée à L'itinéraire, j'ai rencontré un membre de l'équipe et je lui ai parlé de mon intérêt. J'ai pu faire ma première journée de vente dès le lendemain. Je me souviens avoir vendu cinq magazines en l'espace d'une demi-heure.

Être camelot pour moi, c'est donner de mon temps tout en aidant la cause des gens qui sont démunis. J'aime beaucoup ce rôle parce qu'il me permet de communiquer avec des gens généreux pour parler de beaucoup de choses, et d'avoir leurs opinions sur la revue quand je leur explique le contenu du journal. Toutes ces personnes qui machètent des magazines pour m'encourager, c'est gratifiant pour moi.

J'ai déjà écrit plusieurs textes pour donner mon opinion sur différents sujets et ça m'a procuré une grande satisfaction. Effectivement, j'aime beaucoup écrire. Mon père était bon en composition écrite, je dois tenir de lui ! J'ai beaucoup d'inspiration, et les idées me viennent rapidement.

LUCETTE BÉLANGER
CAMELOT MÉTRO PIE-IX



Mes expériences de Camelot d'un jour

Camelot d'un jour est une journée bien spéciale. Le principe est qu'on part sur notre spot de vente avec une vedette québécoise et elle doit nous aider à vendre le magazine. J'ai déjà eu la chance de vivre cette journée plusieurs fois depuis que je suis camelot. J'ai été avec Dany Turcotte, Louise Portal et Martine Saint-Clair.

J'ai adoré mes expériences car j'ai eu la chance de discuter avec eux, ils ont le sens de l'humour, et ils ne portent pas de jugement. En effet, certains disent que les personnalités connues peuvent avoir une attitude hautaine, mais ce n'est pas du tout ce que j'ai vu. Au contraire, elles ont été là pour moi et pour m'appuyer. Ça m'a beaucoup touché de pouvoir parler avec ces personnalités. Louise Portal m'a particulièrement marqué, car on a eu des vraies discussions sur nos parcours. Elle m'a beaucoup appuyé et j'ai senti qu'elle était fière de moi quand je lui ai parlé de comment je me suis sorti de mes difficultés.

Puis, le fait d'avoir des personnalités publiques sur notre « spot » de vente attire beaucoup de nouveaux clients, et ils peuvent à leur tour découvrir L'itinéraire, ce qui est très important. Quand ils voyaient qu'il y avait une vedette avec moi, je sentais la curiosité des gens, et ils s'intéressaient plus à moi. Ils me trouvaient chanceux d'être avec des vedettes ! Je sentais qu'ils voyaient que je n'étais pas un voyou.

Le 22 septembre, je vais peut-être avoir la chance de revivre cette expérience, et j'ai très hâte de savoir si je vais à nouveau être choisi cette année pour passer une heure avec une personnalité !

RICHARD T.
CAMELOT MÉTRO PLACE-DES-ARTS



« Nous avons besoin de vous... »

Je vends des mots

Prière : En ces temps de misère, à tous ceux qui se sentent seuls, la richesse est en nous. S'il vous plaît, ayez une petite pensée pour Mère Nature. Moi, j'étais responsable de l'arrosage des plantes à L'itinéraire et puis, comme dans tous les centres communautaires de Montréal, il y a eu des coupures. Et nos chères plantes ont été malheureusement délaissées.

Mes chers clients de Verdun, Rosemont, ainsi que les commerces patients et assidus de partout dans les environs de Montréal. À vous tous et toutes, dites-moi pourquoi moi qui suis ici sur le coin de la rue, devant vous, en plein soleil à quarante degrés, et en pleine tempête à moins cinquante, vous qui avez le courage de m'encourager, je me sens tout de suite à l'aise et bien en confiance ? J'aime bien que vous me parliez et que vous preniez votre temps pour m'acheter L'itinéraire, de me saluer. Je vous dis merci. Nous avons besoin de vous et surtout vous êtes tous les bienvenus.

En ce beau temps de festivités, j'aimerais tous vous remercier du fond du cœur car grâce à vous, j'aime mon travail et vous me le faites apprécier encore plus. Gros bisous et câlins à tous ceux qui se sentent visés.

Si en lisant ces quelques lignes, mon message vous rend plus détendus, plus smooth, plus zen, plus relax, si cela vous a fait sourire, dites-vous que vous venez d'acheter de la communication québécoise pure laine, de la culture... De la bonne soupe à l'oignon all-dressed en plein mois de septembre. Mmm... Bonne journée!

CYBELLE PILON
CAMELOT SAINT-ZOTIQUE / SAINT-HUBERT
ET WELLINGTON / DE L'ÉGLISE





Le jeudi 22 septembre se tiendra la troisième édition de notre événement-phare, Camelot d'un jour. Le temps d'une heure, près d'une vingtaine de personnalités se prêteront à l'exercice de la vente de L'itinéraire. Jumelées avec un camelot, elles iront à la rencontre des passants afin de leur parler du magazine. Une manière de sensibiliser à la réalité de nos camelots, des personnes en vulnérabilité économique et sociale œuvrant courageusement à améliorer leurs conditions de vie. Vous aurez peut-être la chance de les croiser au centre-ville de Montréal ou ailleurs, entre midi et 13 heures. Ne manquez pas cette occasion !

Joseph et Danielle Proulx

« À un moment donné, j'ai comme débarqué du système »

La comédienne Danielle Proulx a rencontré Joseph-Clermont Mathurin, le camelot avec qui elle vendra *L'itinéraire* lors de l'événement Camelot d'un jour du 22 septembre. Ils ont longuement échangé sur le métier de camelot et sur celui de comédienne, sur les adversités et les victoires de la vie.

JOSEPH : J'ai 54 ans. Ça fait dix ans que je suis camelot à L'itinéraire. Avant ça, j'ai couché dix mois juste à côté, en dessous du pont Jacques-Cartier. J'étais chauffeur de camion, puis je devais beaucoup de tickets. Mon permis a été suspendu et je me suis fait pognier par le contrôle routier. J'ai eu d'autres amendes, j'ai été négligent là-dessus. J'ai essayé d'obtenir des arrangements pour étaler les paiements, mais il n'y avait rien à faire.

DANIELLE : Tu as essayé de t'en sortir, pourquoi ils n'ont pas pu t'aider ?

JOSEPH : J'ai demandé à rencontrer un juge au palais de justice pour trouver une solution, je lui ai expliqué que j'étais prêt à payer en plusieurs fois, mais il n'a rien voulu savoir. Et à un moment donné, j'ai comme débarqué du système. J'ai fait une grosse dépression. Quand on m'a enlevé mon permis, c'est pas juste mon camion que j'ai perdu...

DANIELLE : Ton camion, c'était aussi ton gagne-pain...

JOSEPH : C'est ça, j'ai perdu ma job et je n'ai pas eu le droit au chômage. Et du jour au lendemain je me suis retrouvé dans la rue. Avant, quand je venais en ville avec mon camion, je regardais les itinérants, les « robineux » comme on disait, et j'avais des jugements envers eux autres. Mais là, c'est moi qui me suis retrouvé à leur place.

DANIELLE : Qu'est-ce que ça a fait à ton égo ?

JOSEPH : Ça m'a touché. Je suis un gars orgueilleux, je pense que tout le monde le sait ici. Je suis un gars renfermé qui ne s'exprime pas beaucoup.

DANIELLE : Comment es-tu arrivé à L'itinéraire ?

JOSEPH : J'ai été dix mois dehors. Il y avait un intervenant de L'itinéraire qui me voyait quêter au métro Papineau et aller me coucher sous le pont. Il m'a dit : « pourquoi tu ne vends pas des

magazines ? On va t'aider à t'en sortir ». Moi, orgueilleux, je lui ai dit que j'avais pas besoin de ça, que j'étais capable de me débrouiller autrement. Mais il a insisté, il revenait me voir tous les jours, puis à un moment donné, j'ai accepté d'essayer d'être camelot. Dans les premiers temps c'était dur, j'étais renfermé. Quand t'es pas habitué de travailler avec le public, c'est pas facile. Puis j'ai trouvé les mots. Je disais aux gens qu'un jour, ils pourraient être à ma place. Je suis bien à vendre *L'itinéraire*. Je jase avec le monde, j'ai appris à socialiser énormément.

DANIELLE : Est-ce que tout ça t'a aidé à t'ouvrir ?

JOSEPH : Avant j'avais la mèche très courte. J'ai même déjà été barré à L'itinéraire. Quand j'ai quelque chose à dire je le dis. Mais avec le temps j'ai appris à *dealer* avec ça. Quand je mets mes lunettes de soleil, les gens pensent que je suis un gars *tough* alors que dans le fond, je suis un gros bébé. Quand le monde m'envoie chier, je souris. Quand on me dit : « J'en veux pas de ton esti d'itinéraire, tu devrais aller travailler », je réponds : « passez une journée avec moi ici, vous allez voir ce que c'est ».



JOSEPH : Je vais te dire quelque chose. Dans mon ancienne vie, dans les années 1980, j'en faisais de l'argent. Mais je suis plus heureux aujourd'hui avec mes 30 piasses que dans le temps où j'en faisais 500 \$ par jour. J'aimerais ça avoir tout cet argent, mais ça me détruirait. Je le sais. Aujourd'hui je suis bien content avec mon 20-30 piasses, je peux aller manger, je peux même me faire plaisir de temps en temps. Aujourd'hui par exemple, c'est pas grand-chose, mais je me suis acheté un petit paquet de crevettes. Je suis plus heureux qu'avant. Avec 500 avant, j'avais un gros plat de poudre et je payais la traite à tout le monde. J'ai eu un gros passé de consommation. J'ai fait l'armée, j'ai été chauffeur de blindé. J'étais pas dans un club mais je me suis tenu avec des gars d'bicycle.

DANIELLE : Ton environnement, tes chums, c'étaient eux. Et dans ce temps-là, tu peux pas savoir qui sont tes vrais amis.

JOSEPH : La minute où j'ai tout lâché, je ne les ai plus jamais vus, c'étaient des faux amis. Ici c'est comme une famille, il y a des petites chicanes mais on se hug et ça s'arrange toujours.

DANIELLE : Oui, c'est de même dans toutes les familles. Y'a des moments où on se tape sur les nerfs, et la vie fait parfois qu'on ne se voit plus. Toi, tu as encore des contacts avec les membres de ta famille ?

je leur dis qu'ils trouveront mieux plus tard. Des fois, ils reviennent me voir et ils me disent que j'avais raison. Il y a beaucoup de gens qui se confient, qui me content leur histoire, qui me parlent de leurs problèmes. Quand ils ne sont pas bien, j'essaye de les encourager.

DANIELLE : T'es-tu rendu conseiller ?

JOSEPH : Moi, je dis que je suis un peu psychologue de rue.

DANIELLE : Puis t'es là depuis 10 ans... c'est sûr que le monde te connaît, il y en a qui doivent passer devant toi tous les jours.

JOSEPH : Des fois quand je suis malade, quand je suis pas là pendant deux ou trois jours, les gens s'inquiètent, ils viennent demander à L'itinéraire si je vais bien. S'il m'arrive quelque chose, ils vont mettre un monument à ma place !

DANIELLE : C'est vrai qu'au fil du temps, dans un quartier, on finit par croiser toujours les mêmes personnes. Je suis pas mal sensibilisée à l'itinérance depuis plusieurs années. Pendant 20 ans, j'ai été porte-parole de l'Auberge communautaire du Sud-Ouest, qui accueille des sans-abri de 18-30 ans. Ce n'est pas forcément du dépannage, mais plutôt des longs séjours pour les aider à se remettre. Il y a une vingtaine de chambres, ils peuvent être là jusqu'à un an. J'ai donc appris des choses sur l'itinérance, ce que c'est, comment ça se passe à Montréal. Ça m'a toujours intrigué. Je me souviens d'avoir



JOSEPH : Mon père a 92 ans, je l'appelle tous les jours, mais mes frères et mes sœurs ne veulent rien savoir. Ils sont à l'aise, mais ils ne me parlent plus parce que j'ai été dans la rue. Des fois, j'y pense. C'est sûr que ça m'affecte, mais je suis capable de dealer avec ça. Regarde, je m'en sors pareil, j'ai pas besoin d'eux autres.

DANIELLE : Est-ce qu'ils savent que tu as changé, que tu n'es plus la même personne ?

JOSEPH : Eux autres, ils ont des préjugés. T'es un itinérant, t'es un robineux, tu peux rien faire dans la vie. Mais regarde, je suis bien camelot. J'en demande pas plus, j'en ai fait de l'argent. J'ai la tête reposée, je peux dormir le soir, je n'ai pas besoin de paranoier. Mais eux autres le voient pas de même.

DANIELLE : C'est là que tu te rends compte que l'être humain évolue. Quand je t'écoute, j'ai l'impression que tu as appris de toute cette dégringolade.

JOSEPH : Oui je le vois de même aussi. Des fois, c'est un mal pour un bien. Quand il y en a qui me content qu'ils ont perdu leur job,

parlé à quelqu'un qui était capitaine de bateau avant de devenir itinérant. Voyons, qu'est-ce qui peut arriver dans la vie pour qu'on se retrouve dans cette situation ? Ça peut ne pas prendre grand-chose, et après c'est une suite d'événements. Personne n'est à l'abri.

JOSEPH : C'est ça, c'est ce qui m'est arrivé. À un moment donné, on débarque du système. Puis il y a aussi beaucoup de cas psychiatriques dans la rue. Avant on les plaçait dans des centres, on s'en occupait. Mais maintenant, on voit qu'il y a de plus en plus de gens avec des problèmes de santé mentale, des dépendants. Et il y a souvent un manque de respect envers les itinérants.

DANIELLE : Et toi, il y a des gens qui ont été désagréables avec toi ?

JOSEPH : Mais oui, c'est sûr ! Tous les jours ! Ils me disent : « j'en veux pas de ton magazine ! » Je leur dis que c'est pour manger. Et il y en a qui jugent sans savoir. Par exemple on m'a donné des belles chaussures de marque, paraîtrait que ça vaut 150 ou 200 piasses. Le gars il arrive il me dit : « j'ai même pas d'argent pour m'acheter des running shoes comme que t'as, pourquoi que je t'encouragerais ? »



JOSEPH : Dans Unité 9, tu joues le rôle d'Henriette, une itinérante qui se retrouve en prison. Comment tu t'es préparée pour ça ?

DANIELLE : C'est un travail d'équipe, il faut le dire. Il y a un texte, il y a un auteur, il y a un réalisateur qui a une vision. Dans un contexte de prison comme dans Unité 9, c'est sûr que l'auteur dénonce plein de choses, mais montre aussi la prison comme possible endroit de réinsertion, comme endroit où quelqu'un peut se réorganiser. Avec le personnage d'Henriette Boulier, on en fait la démonstration. Ce n'est pas tous les sans-abri qui devraient être en prison, mais Henriette, elle a eu besoin de rencontrer un mur assez fort. Elle vient d'un milieu éduqué, elle-même est une femme instruite qui avait des moyens, qui a travaillé comme archéologue. Mais comme tu dis, c'est comme une enfilade d'événements qui font qu'on perd sa job, qu'on n'est plus capable de payer son loyer, puis qu'on se retrouve dans la rue. C'est un endroit menaçant, sans doute encore plus pour les femmes que pour les hommes. Elle se laisse aller complètement, elle devient rebutante pour ne pas qu'on l'agresse sexuellement.

JOSEPH : Moi j'en connais qui sont itinérants mais qui ne sont pas bien dehors. Ils font des passes pour se retourner en dedans parce qu'ils sont mieux à l'intérieur des murs. La minute qu'ils sortent, deux semaines après ils se retournent en dedans.

DANIELLE : On a tous besoin d'un cadre. Henriette, elle n'est pas sans défaut, elle a mauvais caractère. Dès qu'on la confronte, elle envoie chier le monde. C'est en prison qu'elle est en train d'apprendre à vivre, à entrer en contact avec d'autres gens.

JOSEPH : Moi aussi j'ai fait de la prison mais c'est pas là que je me suis ouvert. En prison, faut que tu défendes ton moindre petit pied carré. C'est un peu comme dans la rue. Tu joues au *tough*. Tu sais, j'ai déjà vendu de la drogue, mais je l'ai regretté. J'ai vu une fille complètement se dégrader à cause de ça, et je me sentais coupable. À un moment donné j'ai tout lâché, j'ai dit : « *c'est fini, regarde, je suis plus capable* ». J'étais pas fait pour ça. Mon masque de *tough*, de gars d'bicycle, il était tombé. Je pleurais.

JOSEPH : En quoi le rôle d'Henriette t'a fait grandir ou évoluer dans ta vie de femme ?

DANIELLE : Ce que j'adore dans mon métier de comédienne, c'est de vraiment fouiller l'âme humaine. Toi tu dis que tu fais de la psychologie de rue, moi j'ai l'impression de faire de la psychologie de scène. À peu près tous les personnages d'Unité 9 sont basés sur des vraies histoires du vrai monde. Ils ont fait en sorte que les gens

ne se reconnaissent pas, mais en général, ce que les auteurs nous disent, c'est que c'est moins pire que la réalité, parce que le monde ne nous croirait pas tellement certaines réalités sont difficiles, épouvantables. On vit à côté d'humanité écorchée. Tu te dis que tu es vraiment chanceuse d'être en vie. Comment ça se fait qu'il y en a qui l'ont si *rough* ? Ce personnage est complètement différent de ce que j'avais fait jusque-là et ce que j'aime, c'est que ça m'a amenée à me rencontrer moi, mon mauvais caractère, ma baveuse. Je suis allée chercher à l'intérieur de moi pour que ça soit vrai.

JOSEPH : Quand tu joues un rôle, il y a un petit peu de toi dedans ?

DANIELLE : Tu peux juste travailler à partir de toi. C'est mon corps, c'est ma tête, ce sont mes émotions qui vont traduire quelque chose. Ce que je suis, ce que je suis capable de ressentir, ce que je suis capable de comprendre. Le même rôle joué à différents âges, tu ne le joues pas de la même façon parce que tu as une compréhension de la vie qui est autre. Tous ces grands rôles nous font grandir parce qu'ils nous amènent à un questionnement plus profond, à une rencontre. On va explorer une partie de notre être avec laquelle on n'est pas en contact tous les jours.

JOSEPH : Ton prochain rôle, c'est Camelot d'un jour...

DANIELLE : Oui ! Je vais passer une heure au coin de la rue avec toi, c'est ça ?

JOSEPH : C'est ça, moi je vais te donner des cours de vente, mais je pense que t'auras pas de misère parce que tout le monde va te reconnaître. Tu pourras commencer par te cacher en arrière de moi et tu vas voir, la minute où tu vas t'approcher, les gens vont s'arrêter. C'est important que les gens connaissent la cause. Moi, L'itinéraire ça m'a aidé, ça m'a permis de me sortir de la rue parce que je voulais m'en sortir. Sans L'itinéraire...

DANIELLE : Tu ne vis plus en dessous du pont, maintenant ?

JOSEPH : Non, les intervenants de L'itinéraire m'ont aidé à trouver un HLM géré par l'Accueil Bonneau dans le Vieux-Montréal. Je ne pourrai plus jamais avoir mon permis de chauffeur de camion parce que je dois trop d'argent. Mais aujourd'hui, je suis bien à vendre L'itinéraire.

DANIELLE : As-tu l'impression que finalement, dans ton parcours de vie, après le mur que tu as rencontré et le bout que tu as passé dans la rue, ton travail à L'itinéraire, c'est la meilleure affaire qui aurait pu t'arriver ?

JOSEPH : Oui, je suis content finalement de ce qui m'est arrivé. Ici, c'est ma famille. ■

C'est un rendez-vous au centre-ville de Montréal

Le 22 septembre de midi à 13 heures

Voici la liste des « spots » de vente, des personnalités et des camelots qui vendront *L'itinéraire!*

« SPOT » DE VENTE	PERSONNALITÉS	CAMELOTS
Épicerie Métro, coin Dorion / Ste-Catherine	Danielle Proulx	Joseph-Clermont Maturin
Métro Place-des-Arts, coin Jeanne-Mance / René-Lévesque	Florence K	Isabelle Raymond
St-Denis / Émery (Quartier Latin)	Guylaine Tremblay	Jean-Paul Lebel
Métro Berri-UQAM, sortie Ste-Catherine	André Péloquin	Gabriel Bissonnette
TVA, coin de Champlain / Maisonneuve	Fred Dubé	Jean Devost
Métro Sherbrooke, sortie Rigaud / Saint-Denis	Dominic Lévesque	Cindy Tremblay
Square Phillips	Johane Despins	Jo Redwitch
Métro Mont-Royal	Denis Bernard	Maxime Valcourt
Métro Place-d'Armes	Stéphane Pellep	Luc Lenoir
Granby	Jean-Marie Lapointe	Bertrand Derome
Amandine + La Cordée, coin Parthenais / Sainte-Catherine	Garnotte	Michel Goudreault
Métro Beaudry	Armand Vaillancourt	Alain Saint-Germain
Place Dupuis	Giovanni Apollo	Richard Chabot
Métro Saint-Laurent	François-Étienne Paré	Nicole Giard
Maison de Radio-Canada, entrée principale	Béatrice Picard	Michel Marcil
Métro Montmorency	Marc Demers (maire de Laval)	Raoul Joubert
Hôtel de ville	Monique Vallée	Yvon Massicotte
Square Cabot	Korine Côté	Jo-An Blanchet-Girard
Métro Longueuil	Caroline Saint-Hilaire (maire de Longueuil)	David Blanchard
Complexe Desjardins, coin Ste-Catherine / St-Urbain	Marc Labrèche	Stéphane Avard



Camelot d'un jour

C'est aussi à Sherbrooke...

PAR GRÉGOIRE-ÉTIENNE SAINT-AUBIN - INTERVENANT AU JOURNAL DE RUE DE SHERBROOKE

Depuis plusieurs années, Sherbrooke fait partie du palmarès peu enviable des villes les plus pauvres du Canada. Des projets concrets de mobilisation citoyenne combinés au Plan d'action gouvernemental pour la solidarité et l'inclusion sociale ne suffisent pas à endiguer les problèmes liés à la pauvreté.

De fait, plusieurs organismes peinent à maintenir leurs activités courantes, d'autres ferment carrément leurs portes faute de ressources humaines ou financières. Au centre-ville, notamment, les travailleurs de rue et les divers organismes dénombrent une augmentation tangible de l'achalandage de personnes à risque d'itinérance (dépendances de toutes sortes, problématique de santé mentale, isolement social) et même de personnes vivant dans la rue faute de logement à prix abordable.

Un brin d'espoir

Parmi ces personnes, certaines se sont senties interpellées par l'offre du *Journal de rue de Sherbrooke*. L'opportunité de se sortir la tête de l'eau en ajoutant un revenu d'appoint à leur chèque d'aide sociale sera pour les camelots leur planche de salut. Ce n'est évidemment pas la panacée à tous leurs maux, ce n'est pas le Pérou mais, pour ces gens, c'est l'incalculable occasion de regagner leur dignité perdue. Plusieurs ont eu des parcours de vie très difficiles (perte d'emploi, désaffiliation sociale, dépression, etc.). Chaque dollar ainsi gagné, beau temps mauvais temps, est un pas vers leur propre reconstruction. En prime, c'est souvent une fin de mois plus sereine, un sac d'épicerie de plus, un vêtement neuf, une facture de moins qui s'empile.

Le *Journal de rue de Sherbrooke* est né en 2002. Pendant les années précédentes, une réflexion provenant d'un regroupement, la Phase, avait débouché sur la mise en place d'un journal pour donner de l'emploi aux ex-détenus. Une idée originale de l'abbé Bruno Dandenault. Aujourd'hui, l'éditrice et productrice du journal, Nancy Mongeau, a pour souci d'offrir une prise de parole à des collaborateurs variés : gens de la rue, universitaires, retraités, camelots, poètes, photographes, artistes et représentants d'organismes communautaires et de la santé. Publié tous les deux mois, le *Journal de rue de Sherbrooke* est tiré à 3 500 copies.

Le café de rue et autres services

Depuis le début de l'été 2016, l'organisme est installé dans un nouveau local grâce à la générosité de la Chaudronnée (soupe populaire). L'espace est vaste et convivial. On s'y arrête pour se réchauffer

ou se rafraîchir, pour prendre un café, manger un muffin et surtout pour socialiser. Sur rendez-vous, on y rencontre en privé l'intervenant social, Grégoire-Étienne Saint-Aubin, pour élaborer avec lui un plan d'action ou pour effectuer un suivi. Le plus souvent pour trouver du réconfort. Des ateliers d'écriture de fiction ont été expérimentés au printemps. Et des ateliers d'art-thérapie, offerts gratuitement chaque semaine, sont fréquentés assidûment depuis près d'un an. Des dons significatifs de matériel d'artiste suite à un appel à la population ont permis de varier les techniques. Les œuvres ont même fait l'objet d'un vernissage public pour la plus grande fierté des participants.

Un camelot sur le podium

Parmi notre groupe de camelots, Steve Couture se démarque par son enthousiasme et sa stabilité. Suite à une perte d'emploi occasionnée par la fermeture de l'entreprise où il travaillait, Steve se retrouve sur l'aide sociale. Lui qui a un diplôme collégial en informatique, plusieurs années d'expérience de travail dont huit dans les Forces armées canadiennes à titre d'ingénieur-magasinier, le voilà à la recherche d'un revenu ponctuel pour adoucir ses fins de mois. Sa place est toute trouvée : camelot pour le *Journal de rue de Sherbrooke*, où ses services sont fort appréciés.

Il n'est pas facile d'affronter le public quand on est en période de réinsertion sociale. À travers l'événement Camelot d'un jour, des camelots pourront partager leur réalité. Grâce à la complicité de personnalités publiques, qui consacreront ce 22 septembre une heure à la vente du journal de rue, l'équipe du *Journal de rue de Sherbrooke* compte attirer toute l'attention qu'elle mérite sur la difficulté de survivre pour un grand nombre de personnes de leur ville. Les valeureux camelots redoublent d'énergie pour porter dans la rue la voix des sans-voix. ■



Le café du journal, où sont organisés des ateliers et où les camelots peuvent rencontrer un intervenant.



...et à Gatineau

PAR CHRISTIAN GOSSELIN - FONDATEUR ET DIRECTEUR-ÉDITEUR DU PORTAIL DE L'OUTAOUAIS

À Gatineau, voisine québécoise d'Ottawa, la capitale nationale, l'itinérance est omniprésente et très visible. Les personnes en situation précaire traversent la rivière Outaouais pour bénéficier des services offerts tant du côté du Québec que de l'Ontario. Pour la misère, les frontières n'existent pas...

L'itinérance, ici, comme partout sûrement, prend plusieurs formes et provient de sources multiples. Plusieurs se retrouvent à la rue par pur décrochage social : la pression de performance constante, la déshumanisation, la rentabilité, l'individualisme font tout simplement partie d'un mode de vie auquel certains ne peuvent plus adhérer. D'autres souffrent d'alcoolisme ou de toxicomanie. Certains sont victimes d'une série d'événements dramatiques qui les ont fait déborder du haut de la pyramide tout droit vers le néant de la rue, le filet social étant aujourd'hui quasi inexistant.

Bien sûr, il serait maladroit de négliger la hausse constante du prix des logements et la stagnation des salaires. Mais le principal fléau actuel, provoquant le plus de situations d'itinérance, est, de toute évidence, celui qui se rattache aux troubles de santé mentale. Quelle que soit la raison pour laquelle une personne se retrouve sans abri, il est de notre devoir en tant qu'êtres humains de lui venir en aide.

Une grande implication bénévole

Le fondateur du journal de rue *Le Portail de l'Outaouais*, Christian Gosselin, a connu, à maintes reprises, des situations d'itinérance liées à l'alcoolisme et à des troubles d'adaptation sociale. Libéré de son obsession en juin 2010, et après avoir entièrement et exclusivement consacré deux ans à son rétablissement, il retourne sur les bancs de l'école pour enfin obtenir son diplôme en technique de travail social en 2014.

C'est lors d'un retour de Montréal avec une copie de *L'itinéraire* en main qu'il décide de fonder le cinquième magazine de rue au Québec le 16 mars 2014, *Le Portail de l'Outaouais*. La première édition mensuelle est publiée en décembre 2015. Dès le départ, les citoyens démontrent un intérêt tout particulier, et un conseil d'administration fort crédible est mis en place : un technicien informatique offre de créer un site web et une page Facebook ; un photographe professionnel offre ses services gratuitement ; des chroniqueurs pertinents et une infographe s'impliquent. Tous apportent leur contribution sur une base volontaire : la magie s'installe.

Les élus de la Ville de Gatineau accueillent ce projet avec enthousiasme, la population aussi.

Un impact positif sur l'estime de soi

Le Portail de l'Outaouais est d'abord vendu aux camelots en situation précaire, qui, en retour, revendent ces revues à titre de travailleurs autonomes à la population piétonnière de Gatineau et de l'Outaouais. Cette action concrète a un impact direct sur l'estime de soi et sur l'autonomie des camelots. Elle permet de même coup de sensibiliser les lecteurs aux multiples réalités de notre communauté, d'améliorer les relations entre les individus de ces différentes réalités sociales et, par conséquent, la qualité de vie à Gatineau et dans l'Outaouais dans son ensemble.

Les articles variés sont écrits par différents acteurs sociaux, par des intervenants, par la clientèle fragilisée et par tous les citoyens. Une édition est publiée par mois, pour un total de dix éditions par année, juillet-août et janvier-février étant jumelés.

Un projet qui reste précaire

La clientèle ciblée vit une situation d'extrême difficulté et est souvent habitée d'un certain degré de défaitisme. C'est donc sur les plans du recrutement et de l'encadrement des camelots que le défi est le plus grand, et, bien entendu, étant donné la conjoncture écono-socio-politique actuelle, du financement également. Seul salarié, directeur, éditeur, responsable à la vente des espaces publicitaires et intervenant, Christian ne suffit pas à la tâche et doit choisir où concentrer ses efforts au gré des événements. Ce n'est que grâce au bénévolat que le projet est encore vivant ; mais il est toujours très précaire.

Le 22 septembre 2016, *Le Portail de l'Outaouais* s'associera à Camelot d'un jour. Cinq personnalités locales ou natives de la région accompagneront des camelots entre midi et 13 heures sur leur point de vente, et les médias seront invités à venir interviewer ces camelots. ■





Vendre *L'itinéraire* à Longueuil Pari gagnant !

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Depuis juin dernier, le magazine *L'itinéraire* est disponible à Longueuil. Toujours proposé à 3 \$ par trois de nos camelots, Annie Lambert, Gabriel Lavoie et David Blanchard, l'événement Camelot d'un jour est aussi l'occasion de faire le point sur ce nouveau défi relevé par le Groupe L'itinéraire.

Satisfaisant et prometteur. C'est le premier bilan à froid tiré par Marco Carpenteyro, coordonnateur à la Table Itinérance Rive-Sud (TIRS) impliquée dans ce projet d'expansion. « *Le bilan est plutôt positif puisque nous nous fions aussi à l'expérience des camelots qui veulent plus de points de vente. On les voit motivés et intéressés à développer le projet.* »

Le principal défi de ce projet était d'autoriser la vente à Longueuil qui répond à une réglementation différente de Montréal en matière de vente. « *C'était un véritable défi de mettre en place des moyens de vendre le magazine à Longueuil. Or, on se rend compte que de plus en plus, les camelots développent un sentiment d'appartenance et ont de plus en plus envie de s'impliquer* », ajoute Marco Carpenteyro.

Un partenariat qui colle donc à la mission du TIRS puisqu'il encourage la réinsertion sociale, sensibilise les citoyens de la Rive-Sud aux problèmes de l'itinérance et assure une vitrine pour les organismes communautaires qui travaillent directement avec les personnes à risque ou en situation d'itinérance.

David Blanchard est camelot depuis le début du projet. Ouvert à se raconter, il confie que c'est le principe de réinsertion sociale dans ce projet qui l'intéressait plus que tout. Impliqué sur différents projets menés par la TIRS, l'homme de 48 ans n'a aucun mal à parler de sa vie d'avant, liée à l'itinérance, mais aussi à d'autres difficultés.

Fierté

En mettant le dossard de *L'itinéraire* le jour du lancement de la vente du magazine sur le territoire longueillois le 16 juin dernier,

c'est un sentiment de fierté qu'il a ressenti. « *On a parlé de moi dans quelques médias pour raconter mon parcours et ça ne m'a jamais dérangé. Au contraire, ça prouve que même si des personnes ont été dans la rue ou ont été malades, elles peuvent faire quelque chose pour s'en sortir comme vendre un magazine. Elles peuvent devenir autonomes sans quêter.* »

Bien qu'il partage ses journées de vente avec différentes implications bénévoles, David est capable de rendre compte de la façon dont fonctionne aujourd'hui la vente. « *Au parc St Mark, par exemple, la vente fonctionne le vendredi soir quand il y a des spectacles et à la Saint-Jean. Le 23 et le 24 juin dernier, on a fait venir une boîte de 150 magazines avec Gabriel et à nous deux, il ne nous en restait même pas dix* », illustre-t-il.

La majorité des clients que rencontre David sont curieux d'en apprendre plus sur la mission de l'organisme et le magazine. « *Certains clients m'ont vraiment surpris. Au début, je pensais qu'il s'agissait d'un magazine lu plus par les jeunes, or, beaucoup de personnes âgées achètent aussi le magazine. Ce qui est intéressant parce que cela nous prouve que l'on touche plusieurs générations !* »

De nombreuses personnes rencontrées ont de belles paroles à l'égard de David. « *Certains me donnent juste des sous et ne veulent pas le magazine. Je dis juste merci ! C'est leur façon à eux de nous encourager. Cela n'a rien à avoir avec le fait de quêter ou non, je respecte leur choix !* »

Actuellement, Annie, Gabriel et David disposent de deux points de vente : le parc St Mark du côté de la rue Saint-Sylvestre et l'esplanade du Terminus Longueuil. D'autres endroits sur la Rive-Sud sont également à l'étude, dont la rue Victoria, à Saint-Lambert et le Terminus Panama, à Brossard. Gageons que ces résultats prometteurs mènent vers l'ouverture de nouveaux points de vente. ■

Mon « spot » de vente

Je suis Benoît Chartier, camelot à L'itinéraire depuis 10 ans. Je vends le magazine au marché IGA de la place Frontenac, en général sur l'heure du dîner puis en fin d'après-midi, à l'heure où les gens font leurs courses. Je me rends le plus souvent à pied jusqu'à L'itinéraire, à l'angle des rues Sainte-Catherine et De Lorimier.

VISITE GUIDÉE



Le café de L'itinéraire

Le café, c'est notre lieu de rencontre. Nous pouvons venir nous y réchauffer en hiver, ou y trouver l'air climatisé en été. Le café nous est offert, et nous avons accès à des repas à bas prix, qui sont servis par des bénévoles et par des personnes qui suivent un programme d'insertion professionnelle. N'oubliez pas qu'en achetant une carte repas au prix de 6 \$ à L'itinéraire, vous nous permettez de bénéficier gratuitement d'un repas complet.



La Moisson

Grâce à un partenariat avec Moisson Montréal, L'itinéraire nous distribue toutes les semaines des denrées alimentaires. Chaque année, ce sont ainsi 1300 sacs de nourriture qui nous sont remis. Aujourd'hui, il y avait dans mon sac du yoghourt, de la crème sure, du pain, des biscuits, du chocolat, du blé d'Inde et des tomates.



La salle de rédaction des camelots

Au deuxième étage de l'organisme, nous pouvons utiliser les ordinateurs pour travailler sur des textes ou effectuer des recherches sur internet. Chaque jour, des bénévoles sont présents pour nous accompagner dans la rédaction ou pour nous donner des conseils en informatique. Ce matin, c'est Laëtitia qui aide Adam à écrire un article.



PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

La salle de rédaction du magazine

C'est ici que l'équipe de la rédaction prépare, deux fois par mois, un nouveau magazine, dont la moitié est rédigée par les participants. C'est là que nous retravaillons nos textes avec les membres de l'équipe et que nous proposons de nouvelles idées d'articles. Des formations en journalisme ont été mises en place pour nous aider à progresser dans ce travail.



PHOTO : MILTON FERNANDES

Les intervenants

Des intervenants psychosociaux nous aident dans toutes nos démarches : santé, accès au logement, procédures administratives, recherche d'emploi, etc. Sofia discute ici avec Pascal. Plus largement, l'équipe du développement social gère toute la logistique de vente du magazine et travaille à l'insertion professionnelle des participants.



L'administration et les comités de travail

Voici le troisième étage du Groupe communautaire. Comme chaque entreprise, L'itinéraire dispose d'une équipe administrative qui gère le secrétariat, la comptabilité, les ressources humaines, et recherche des subventions et des dons pour assurer le fonctionnement de l'organisme. Les camelots sont impliqués sur différents comités de travail. Ici par exemple, le comité de discipline, où le président du conseil d'administration, Guy Larivière, et trois participants (Gabriel, Yves et Guy), s'assurent du respect du code de vie. Notre conseil d'administration, que nous réalisons chaque année lors de notre assemblée générale, est même composé à 50 % de camelots...



Le bureau de la distribution

C'est ici que nous achetons nos magazines, au prix de 1,50 \$, pour ensuite vous les revendre 3 \$ dans la rue ou dans les stations de métro. Ce sont des camelots et des personnes suivant un programme d'insertion professionnelle qui nous distribuent nos magazines et entrent les données dans le système informatique. La distribution est ouverte sept jours sur sept. Il y a un autre point de distribution dans la station Berri-UQÀM, ce qui permet à ceux d'entre nous qui travaillent plus loin de se réapprovisionner en magazines sans avoir à sortir de la station de métro.



Retour sur mon « spot »

Ma visite à L'itinéraire est terminée. Je vais retourner tenter de vendre mes magazines sur mon lieu de vente, où je suis présent été comme hiver.

INFO RAPSIMPAR PIERRE GAUDREAU
COORDONNATEUR DU RAPSIM**Ville et itinérance****Beaucoup reste à faire**

Le maire à Nuit des sans-abri/Le temps d'une soupe 2015

Il y aura bientôt trois ans, Denis Coderre devenait le maire de Montréal, en faisant de l'itinérance une de ses priorités majeures. Dès sa campagne électorale, il a apporté une attention soutenue à la question, marquée par l'adoption en septembre 2014 d'un *Plan d'action montréalais en itinérance 2014-2017*. Plusieurs réalisations sont à mettre au bilan, mais sur le terrain, dans la rue et les ressources, le constat est clair que bien du chemin reste à parcourir.

Avec son plan, la Ville s'est donnée de nombreux objectifs: agir sur le logement, favoriser la cohabitation et contrer le profilage social, tenir un dénombrement et nommer un Protecteur des personnes itinérantes.

Le dénombrement de personnes itinérantes tenu le 24 mars 2015 a permis de doter Montréal d'un chiffre, mais qui ne représente que la réalité perçue à un moment, d'une situation beaucoup plus importante. Dans sa publication *L'itinérance à Montréal- Au-delà des chiffres*, le RAPSIM a démontré les divers visages d'un phénomène en développement dans un nombre grandissant de quartiers.

Le problème majeur avec ce dénombrement est l'identification restreinte d'une cible d'action, qui néglige plusieurs populations en situation d'itinérance, hommes, femmes, jeunes, immigrants(es), de même que le travail de prévention.

Des avancées en logement

Au niveau du logement, les objectifs de la Ville ont bien progressé. Des 600 logements sociaux pour sans-abri prévus en trois ans, plus de 400 sont occupés ou le seront cette année. La Ville apporte un soutien solide aux organismes qui développent ces projets et a une préoccupation importante pour la sauvegarde des maisons de chambres.

Il y a cependant une inquiétude majeure pour la suite, Québec ayant coupé depuis deux ans de 50 % le soutien au logement social, ce qui aura rapidement un impact à Montréal en termes de budgets disponibles pour ce développement.

Peu de progrès en profilage

Au niveau du profilage social, le plan adopté en septembre 2014

annonçait la tenue d'une consultation sur le bilan du profilage social envers les sans-abri, or deux ans plus tard, cela n'est toujours pas fait.

Dans son quatrième portrait de la situation dans l'espace public, datant de février 2016, le RAPSIM témoignait de certaines améliorations dans les rapports entre la police et les sans-abri, en ce qui concerne des contraventions, mais aussi de la persistance de certaines tensions. Le directeur du SPVM réagissait à la sortie de ce rapport en donnant raison au RAPSIM¹.

Cette question du profilage social est un des mandats du Protecteur des personnes itinérantes. Tant le maire que Serge Lareault, nommé à ce titre, ont rappelé cette responsabilité, lors de la nomination de celui-ci, qui n'est survenue qu'en avril 2016.

Moins de moyens

Pour faire progresser son Plan, la ville identifiait la nécessité d'obtenir du gouvernement un statut de métropole afin de doter Montréal de pouvoirs accrus, « avec une révision de la gouvernance et de la fiscalité, des prémisses essentielles à toute intervention en matière d'itinérance »². Sur ce front, il n'y a eu aucun développement, alors que les moyens pour agir contre l'itinérance s'atténuent.

Ainsi, non seulement le budget du gouvernement québécois pour le logement social se réduit de moitié, mais la part de celui-ci affectée à Montréal passe de 45 % à 36 %, une part à la baisse sans précédent. Il en va de même pour le soutien du fédéral à la lutte contre l'itinérance où la part de Montréal des fonds nouveaux du gouvernement subissait également une réduction.

Il reste plus d'un an avant les élections et pour réaliser les actions prévues au Plan d'action montréalais en itinérance 2014-2017. Autant face à l'action de la police que dans l'intervention auprès des gouvernements supérieurs pour avoir les moyens pour agir, il reste beaucoup à faire. La volonté d'agir en itinérance du maire demeure un atout majeur face à des besoins considérables... L'hiver dernier les ressources d'hébergement ont dû offrir un nombre record de 80 000 nuitées, en hausse de 10 % pour les hommes et de 7 % pour les femmes. ■

¹ "Le SPVM accueille favorablement un rapport sur les itinérants", La Presse, 9 février 2016.

² Plan d'action montréalais en itinérance 2014-2017, page 6.

RAPSIMLe réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949



Éduquer ou former ?

Les chambres de commerce et les lobbys patronaux ressassent inlassablement la même idée : le système d'éducation doit s'adapter aux « besoins du marché du travail ». Autrement dit, la scolarisation des jeunes ne doit avoir comme objectifs que de leur apprendre à lire et écrire, à compter et ainsi choisir un métier qui leur permettra de décrocher un emploi. Il existe cependant une pensée politique qui s'oppose à ces objectifs purement utilitaristes et qui affirme plutôt que la finalité de l'éducation est de former des citoyens à l'esprit critique, basée sur une solide culture générale. Ces deux visions du monde sont-elles irréconciliables ? Peut-être moins qu'on le pense.

Considérer que l'école doit *former* nos jeunes à un métier utile n'est évidemment pas insensé. On s'attend qu'une personne diplômée en mécanique automobile soit en mesure de réparer les voitures d'aujourd'hui, incluant toute la technologie qu'elles comportent, et non pas le modèle T de Ford des années 1920.

En revanche, l'*éducation* au sens plus large – en ce sens, qui serait opposée à la *formation* – n'est pas incompatible avec ces objectifs. Mieux : dans nos sociétés contemporaines, elles devraient nécessairement se compléter. Ce que les lobbys d'affaires nient sciemment, ça n'est pas l'importance de la culture générale ou une éducation à l'esprit critique. Ce qu'ils oublient, c'est que les transformations accélérées de notre économie, causée par les innovations technologiques, les changements tout aussi rapides dans l'organisation du travail ou de la concurrence mondiale font en sorte que les employeurs de nos entreprises ont besoin d'une main-d'œuvre certes qualifiée, mais aussi en mesure de s'adapter à ces transformations profondes.

En un mot comme en mille, la mécanicienne automobile devra certes apprendre à réparer les voitures vendues présentement sur le marché, mais elle devra également être outillée pour faire face aux changements qui pourraient modifier en profondeur son métier dans quelques années.

Une question de choix

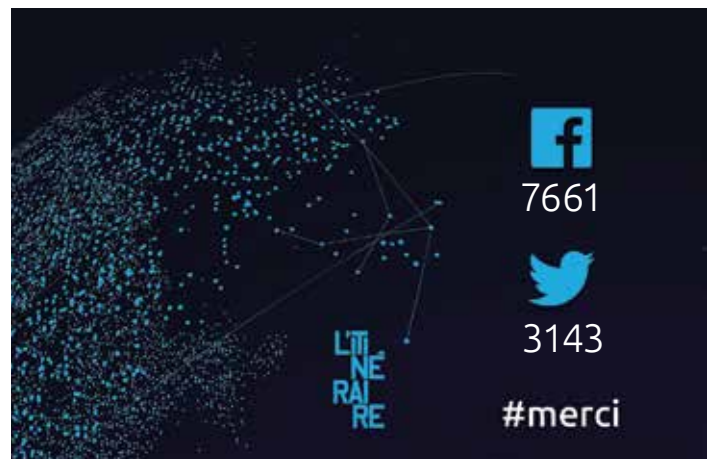
C'est là que se trouve la complémentarité entre la formation et l'éducation. Oublions un moment les demandes des employeurs.

Si on se penche sur les désirs des jeunes, mais aussi leurs besoins, on a une autre vision de l'histoire.

Lorsqu'un ou une élève choisit sa carrière vers la fin de son cours secondaire, il le fait bien sûr en fonction de ses goûts et intérêts tout en visant la pratique d'un métier. Que ce soit un diplôme d'études professionnelles, une technique ou des études universitaires, il visera évidemment d'occuper un emploi après avoir reçu son diplôme.

Au-delà de ce choix, il y a aussi ses besoins. Or, ses besoins, il ne les connaît pas tous. L'éducation c'est justement offrir à un être humain d'évoluer, de se construire intellectuellement et d'acquérir une vision du monde qu'il ne soupçonnait pas.

C'est pourquoi on ne peut réduire le projet éducatif à une formation simplement en adéquation avec le marché de l'emploi, et encore moins laisser les entreprises et leurs lobbys dicter les cursus scolaires. L'école ne peut se passer des formations pratiques, ultimement utiles pour décrocher un boulot. Mais dans un monde en transformation rapide, ce dont on a le plus besoin sur le marché du travail, c'est de le comprendre, d'analyser les impacts de ces transformations et de pouvoir s'y adapter. Ce que permet notamment une formation générale et le développement d'un esprit critique, qui ne sont pas *a priori* en adéquation avec les besoins des entreprises. ■





Siou parmi les grands poètes

Le 13 août dernier, **La grande nuit de la poésie** avait lieu à Saint-Venant de Paquette, dans les Cantons-de-l'est. Organisée entre autres par notre ami, le slammeur David Goudreault et Richard Séguin, un résident de ce charmant hameau de 112 âmes, l'événement a attiré plus de 700 personnes qui sont venues s'abreuver toute la nuit et jusqu'à l'aube des plus beaux poèmes québécois. Parmi les nombreux invités : Vincent Vallières, Yann Perreau, Chloé Ste-Marie, Jean-Paul Daoust, Raoul Duguay, Gaële et plusieurs autres. Notre camelot Siou a été invité à prendre le micro pour livrer ses œuvres uniques devant les amateurs de beaux mots. De l'avis de la rédactrice en chef, qui a également assisté à ce happening fort sympathique, La grande nuit de la poésie risque bien de devenir le prochain Woodstock de la poésie au Québec. ■



PHOTOS : JOSÉE PANETRAYMOND



L'ITINÉRAIRE

itinaire.ca



Un jour, j'ai rencontré...



la poésie



Elle m'a amené sur son nuage



et j'en suis



plus jamais redescendu

St-Vincent
de
Paquette



500



DANS LA TÊTE DES CAMELOTS

UN JOUR MARQUANT DE CAMELOT

Noël faste

Des journées marquantes, j'en ai pas mal. La semaine dernière, un client m'a donné 20 \$ pour un magazine. Ça m'a fait un gros bonus ! Je ne connais pas son nom, mais c'est un client régulier qui me donne habituellement 10 \$ aux deux semaines, à chaque édition. Je me suis payée une grosse poutine au smoked meat avec mon chum. Pendant le temps des Fêtes, j'ai déjà reçu une carte-cadeau d'épicerie de 25 \$. Aussi, lorsque je vendais des calendriers de Noël, il y a un client qui m'en a acheté sept d'un coup !

ISABELLE RAYMOND
CAMELOT LAURENDEAU / BIENCOURT

Une vingtaine de personnalités

vivront le 22 septembre une journée
mémorable en vendant *L'itinéraire*.

Nos camelots en ont eux aussi vécu
plusieurs, marquées par les rencontres
inspirantes et la générosité des gens.

Des confidences de mes clients

J'ai vécu beaucoup de moments marquants. Une madame a pleuré dans mes bras et m'a dit bravo parce que ce que j'avais écrit dans *L'itinéraire* l'avait touchée. Un médecin, à qui j'ai parlé de mon état de santé et de mes orteils cassés lorsque je vendais le magazine au métro Honoré-Beaugrand, m'a dit d'aller voir sa secrétaire pour qu'elle me donne un rendez-vous avec lui. À chaque fois qu'on se voit, on parle pendant une quinzaine de minutes, on rit, c'est incroyable comment on a du plaisir. *L'itinéraire* a aussi réalisé une vidéo sur moi, il y a quelques mois. Cela m'a permis de m'exprimer et de me dégèner, car d'habitude je suis plutôt introvertie dans la vie et je cache mes émotions.

MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND

Des vedettes inattendues

Quand je suis avec une vedette, c'est un moment marquant pour moi ! J'ai déjà rencontré Dany Turcotte dans la rue, lorsque je vendais le magazine. J'ai eu beaucoup de fun avec lui. Il est très gentil, et pas gênant non plus. Les vedettes, souvent, c'est du monde très simple. J'ai aussi parlé avec Hélène Bourgeois-Leclerc, que j'ai rencontrée au coin des rues Mont-Royal et Lanaudière, en face du Jean-Coutu. Elle non plus, elle ne me jugeait pas. Comme Dany Turcotte, elle me parlait comme si on s'était toujours connu. C'est la beauté du travail de camelot : on peut faire des rencontres inattendues.

RÉJEANNE MASSON
CAMELOT MÉTRO SQUARE-VICTORIA

Des restaurateurs au bon cœur

Je suis membre du Collectif de la Rue Solidarité des Laurentides, à Saint-Jérôme. Deux autres membres et moi faisons signer une pétition pour l'ouverture d'un centre de jour en itinérance à Saint-Jérôme. Nous avons rencontré un groupe de trois jeunes hommes qui m'ont permis de porter un regard très positif sur la vie. Les trois n'avaient pas énormément d'argent, mais étaient très sympathiques et inspirants. L'un d'entre eux était le fils d'un restaurateur. Il m'a acheté un exemplaire et on a discuté. Il ouvrirait justement son propre restaurant comme gérant et ses deux amis allaient être serveurs. Nous étions témoins de jeunes qui parlaient leur propre entreprise. Ils étaient entrepreneurs et passionnés ! Ils nous ont invités à venir manger gratuitement. Ça m'a fait chaud au cœur.

YVES MANSEAU
CAMELOT À SAINT-JÉRÔME

Un conseiller amical

Mon moment fort depuis que je suis camelot, c'est certainement l'année dernière, lors du party de Noël de *L'itinéraire* au Lion d'Or. J'ai gagné le grand prix du talent show en chantant du Elvis ! Je suis depuis longtemps un grand imitateur du King. En vendant le magazine, je me suis lié d'amitié avec l'une de mes clientes. Elle a vécu des problèmes similaires aux miens. C'est plutôt rare ce genre de rencontre, mais il faut dire que je suis un gars bien sympathique. Lorsque je travaillais au coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine, les gens ne me regardaient pas, ils associaient *L'itinéraire* à itinérant. J'ai appris qu'en étant poli et sociable, mes clients me racontent parfois leurs problèmes et je deviens leur conseiller.

JEAN-CLAUDE NAULT
CAMELOT MÉTRO GUY-CONCORDIA

Un festin de 20 \$

Ce que je préfère, c'est quand des enfants viennent me porter de la monnaie. Pour moi, ce sont les moments les plus marquants, mes préférés. Je capote ! J'aime leur spontanéité et je les trouve beaux et mignons. Je me souviens aussi d'une madame qui venait tout juste de gagner à la loterie. En sortant de l'épicerie Métro sur Sainte-Catherine, elle m'a donné un billet de 20 \$! Ça aurait été drôle si elle m'avait donné son billet ! J'ai tout de suite appelé ma chum et on s'est fait un repas de salade de poulet avec des fruits et du jus.

ROSE

CAMELOT ROSEMONT / DES ÉCORES

Un impact positif

Je suis très sociable et créatif quand je vends le magazine. Il m'arrive même de slammer pour accrocher les gens. Certains m'ont déjà dit qu'ils trouvaient que j'étais trop coloré, que je faisais trop de bruit en vendant *L'itinéraire*. Une fois, j'ai presque arrêté de vendre le magazine. Mes clients étaient tellement tristes à l'idée de me voir partir ! L'une de mes clientes et un garçon de trois ans ont même pleuré. Elle était ma cliente depuis 2011, lui, le petit Lucas, était le fils d'une autre. Chaque fois que je le voyais, il voulait que je le prenne dans mes bras. Il pleurait quand sa mère ne voulait pas. Ma présence leur donnait de la chaleur, ils étaient tellement heureux de me voir, ils ne voulaient pas me perdre. Ça m'a beaucoup touché, ça m'a fait comprendre l'impact positif que j'avais sur les gens. C'est ce à quoi je devais m'accrocher : ramener les gens à leur humanité, les inciter à réfléchir sur la vie.

HAMED BAMBA

CAMELOT MÉTRO PARC

Un voyage en Grèce

Durant le mois de juin dernier, je suis allé en Grèce, à Athènes, pour le Sommet international des journaux de rue. C'était marquant parce que je ne sors pas souvent de Montréal, même pas pour aller à la campagne. En fait, c'était la première fois que je traversais l'océan et allait en Europe. Mis à part un voyage en Martinique, je n'étais jamais sorti du pays. Ça m'a permis de sortir du contexte québécois pour finalement me rendre compte que beaucoup de problèmes de société sont les mêmes d'une ville à l'autre : la propreté, la pollution et le crime. Au lendemain de mon voyage, il y avait l'assemblée générale annuelle de *L'itinéraire* et tout le monde me parlait, me questionnait sur mon expérience. C'était génial !

GUY BOYER

CAMELOT ST-DENIS / DULUTH

Un camelot expérimenté

En 1997, j'ai vendu 50 magazines en seulement un avant-midi. Ça fait 22 ans que je suis camelot. Au début, je vendais au coin des rues Bordeaux et Mont-Royal, les camelots achetaient le magazine 50 cents et le vendaient 1 \$ dans la rue. Le magazine était alors en papier journal, ça tachait les doigts. Une autre expérience marquante, c'est lorsque deux de mes clients m'invitaient au restaurant une fois par semaine, l'un dans un restaurant chinois et l'autre chez Mikes pour un bon déjeuner.

RICHARD T.

CAMELOT MÉTRO PLACE-DES-ARTS

Une journée faramineuse

Je me souviens du fameux 23 décembre, une journée mémorable. J'ai vendu 82 magazines ! J'ai collecté un gros montant, en plus des cadeaux que j'ai reçus. C'était juste avant les vacances de Noël et les gens me donnaient 5, 10 ou même 20 \$. Certains me disaient : « Je ne l'ai jamais acheté, mais voilà 3 \$! ». J'avais plein d'argent dans les poches, je capotais, j'avais jamais amassé autant en si peu de temps.

CHRISTIAN RATELLE

CAMELOT MÉTRO SQUARE-VICTORIA

L'ITINÉRAIRE



ART URBAIN

PAR SUZANNE LEBLANC
CAMELOT RESTAURANT FRITE ALORS
SUR SAINT-DENIS

PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Mu et les Habitations Jeanne-Mance L'étincelle qui a tout changé

Je me suis rendue à l'inauguration d'une murale de Phillip Adams, un artiste-muraliste de Philadelphie, aux Habitations Jeanne-Mance. Sa réalisation a été chapeautée par l'organisme Mu grâce à un partenariat avec la Corporation d'habitation Jeanne-Mance. Débutée en 2009, cette histoire d'amour a permis de transformer la vie des résidents et du quartier.

La murale Cessez-le-feu terminait un cycle où, au total, neuf murales de peintures et quatre mosaïques ont été réalisées. Comme l'a mentionné la directrice des Habitations Jeanne-Mance, Clotilde Tarditi, au dévoilement de la murale, « c'est un magnifique héritage : la huitième merveille du monde ».

La renaissance

En 2009, quand le projet a démarré, c'était le 50e anniversaire des Habitations Jeanne-Mance. Mais il n'y avait pas grand-chose à célébrer. « Il y avait beaucoup de problématiques sociales, affirme l'artiste Phillip Adams, qui a réalisé toutes les murales du projet. Beaucoup de préjugés y étaient associés : drogues, laideur, violence... Avant, n'importe quel touriste qui passait se faisait suivre par quelqu'un. Le parc situé juste à côté tombait en ruines. »

Mais, huit ans plus tard, tout a changé. Et c'est l'art urbain de l'organisme Mu qui a incité cette renaissance.

C'est devenu un lieu touristique incontournable. Pendant que j'étais à l'inauguration, l'un des fameux autobus rempli de touristes est d'ailleurs passé par là. Ils nous ont tous salués. Avant, ces bus évitaient complètement le quartier des Habitations Jeanne-Mance, situé tout juste à côté du métro Saint-Laurent.

Ce qui compte le plus aujourd'hui c'est que les gens n'ont plus peur d'aller près des Habitations, ni d'y habiter. Maintenant, ils aiment leurs appartements. « Les résidents sont fiers d'y habiter, ils ont un fort sentiment d'appartenance », souligne Mme Tarditi.

Phillip Adams, qui y habitait pendant qu'il réalisait ses murales, mentionne que maintenant, les résidents et les gens qui passent par les Habitations se parlent. « L'art visuel a agi comme étincelle, quelque chose de tangible que les gens peuvent regarder, qui peut les

inspirer, qui augmente le potentiel de conversation. Ça va au-delà de l'art, ça favorise l'épanouissement, les idées... »

Huit murales sont particulièrement impressionnantes. La moitié représente les éléments, l'autre, les saisons.

Mettre en valeur les logements sociaux

Les Habitations Jeanne-Mance, ce sont 1700 personnes d'horizons divers : 74 communautés culturelles et 375 jeunes de moins de 17 ans. C'est un petit village dynamique, multiculturel, intergénérationnel. « L'idée était de mettre de l'avant, valoriser la beauté de cette communauté, explique Phillip Adams. Les gens devaient être conscients que ce n'est pas parce que c'est un logement social qu'il n'y a pas quelque chose de merveilleux dans ceux qui y résident. »

J'habite à Ahuntsic, dans un logement subventionné. J'aimerais beaucoup que l'un des murs soit aussi coloré, ça me donnerait de la fierté d'en parler, d'y habiter. Leurs murales resplendissent. Elles reflètent une joie de vivre, les couleurs ressortent, sont vives. Un mur de briques c'est terne, ça n'a pas de vie, ça ne dit rien.

Les logements sociaux comme les Habitations Jeanne-Mance sont importants, car ils sont à un coût abordable pour les personnes en situation précaire. Le prix du loyer correspond à 25 % de notre revenu. Sinon, les gens seraient peut-être à la rue ou devraient payer leur loyer à un prix trop élevé. Tu n'as pas beaucoup de flexibilité quand tu as seulement 1000 \$ par mois et il faut que tu paies ta bouffe, ton logement, ton téléphone, l'électricité, le transport...

Les gens comme moi qui habitent dans un logement social méritent autant de beauté que les autres. ■

Après l'inauguration, je me suis promenée avec Mario, stagiaire-photographe pour L'itinéraire. J'ai pu admirer les huit magnifiques murales du projet.

Les quatre saisons (réalisée avec l'artiste David Guinn)

- ❶ Winter Haze (2009) ❷ Rush of Fall (2009)
- ❸ Hot Summer Night (2010) ❹ Breath of Spring (2011)

Les quatre éléments

- ❺ L'air du temps (2012) ❻ Au fil de l'eau (2013)
- ❼ Terre d'accueil (2015) ❽ Cessez-le-feu (2016)

MW



LIVRES

PAR GUY BOYER
CAMELOT SAINT-DENIS /
DULUTH



Bastian Obermayer et Frederik Obermaier

Le secret le mieux gardé du monde

N'oublions pas les Panama Papers

« L'Afrique perd deux fois plus d'argent à cause de l'évasion fiscale qu'elle n'en reçoit de l'aide au développement »

À l'échelle planétaire, les scandales se succèdent quotidiennement. C'est dans l'air du temps, semble-t-il. Un héritage de notre monde, de notre histoire capitaliste. Mais qui se souvient des Panama Papers ? Malgré l'ampleur du scandale, on semble déjà l'avoir oublié. Pourtant, c'est encore brûlant d'actualité ! *Le secret le mieux gardé du monde* de Bastian Obermayer et Frederik Obermaier, les deux journalistes qui ont déclenché l'affaire, nous offre un regard éclairant sur ce monde opaque des paradis fiscaux.

Les auteurs, du journal *Süddeutsche Zeitung*, qui emploie nos deux lascars à Munich, ont eu le scoop de leur vie et ont publié toute l'histoire. Ils se sont astreints, pendant plus d'un an, à un régime de travail infernal. On ne s'improvise pas lanceur d'alerte ou journaliste d'investigation comme ça !

Une tâche titanesque

Parallèlement à la rédaction du livre, les auteurs ont reçu et étudié une montagne d'informations confidentielles transmises dans le plus grand secret pendant un an, par une source, un lanceur d'alerte anonyme. C'est la plus grosse masse de données jamais piratées à ce jour. Ils ont aussi dû trouver des outils techniques avancés pour fouiller les données efficacement et des journalistes d'investigation de par le monde avec qui partager ces informations parfois très sensibles. Une tâche titanesque.

Ces outils techniques ont été développés à travers le Consortium international des journalistes d'investigation (ICIJ) basé à Washington. Présent dans 65 pays, l'ICIJ est un rouage essentiel dans la diffusion d'une information fiable. Un moteur de recherche spécialisé a été inventé pour chercher dans plus de 200 000 sociétés-écrans, des millions de courriels, des centaines de milliers de documents pdf, photos de passeports, etc.

Mossack Fonseca, comme on le découvre dans le livre, se spécialise depuis plusieurs décennies dans la création de sociétés écrans ou *offshore* dans n'importe quel paradis fiscal comme le Panama, c'est-à-dire une juridiction exempte d'impôts et de régulations fiscales, tant pour les particuliers que les entreprises. Mais le scandale dépasse largement le seul cas de Mossack Fonseca : on compte environ 70 paradis fiscaux et centres financiers *offshore* de par le monde. Plusieurs personnalités politiques en exercice sont aussi montrées du doigt.

Risqué d'être un lanceur d'alerte

La source, surnommée John Doe, publie un manifeste dans *Le secret le mieux gardé du monde* pour expliciter de façon éclatante pourquoi il a piraté les données accumulées chez Mossack Fonseca, une firme d'avocats basée au Panama, depuis sa fondation en 1986. Ce manifeste a été publié aussi intégralement dans le journal *Le Monde* sous le titre *La révolution sera numérique, par John Doe, le lanceur d'alerte des Panama Papers*.

Mais, comme on le sait, être journaliste ou lanceur d'alerte peut être très risqué, et pas seulement dans les pays totalitaires. Julian Assange, Edward Snowden, Thomas Drake, John Kiriakou et Jesselyn Radack en savent quelque chose.

La source des Panama Papers n'échappe pas à la règle. Une personne est soupçonnée de vol présumé de données informatiques et est interdite de quitter la Suisse. Celle-ci travaillait pour le bureau genevois de Mossack Fonseca. Les investigations et analyses pourraient durer plusieurs mois.

Rien ne change

C'est vrai, depuis la publication du livre, et depuis la sortie du scandale, qui a fait la une des journaux pendant plusieurs semaines, des mesures ont été prises. Un comité d'experts de sept personnalités a été mis en place par le gouvernement panaméen. Mais deux ont démissionné avec fracas le 5 août dernier.

La réalité, c'est que malgré les lanceurs d'alerte, malgré tous les scandales de corruption, on dirait que les choses ne changent pas. Pourquoi ? On dirait qu'on ne réalise pas l'ampleur du scandale, malgré toute la pauvreté, malgré les gens qui s'échinent à travailler et payer leurs impôts... Quand beaucoup de gens qui appartiennent au fameux 1 % ne paient pas leur part ! Le système est devenu compliqué, trop même pour que les gens ne le comprennent, pour que les vrais criminels soient retracés.

Le secret le mieux gardé du monde était d'ailleurs un peu frustrant à lire : ce sont toujours les mêmes magouilles qui reviennent. SwissLeaks, LuxLeaks, et les Panama Papers... Espérons que le livre permettra aux gens de comprendre l'ampleur du scandale, et qu'il nous poussera à agir pour changer les choses, pour que les magouilles cessent. ■



Roman vrai
*Le secret le mieux gardé du monde :
le roman vrai des Panama Papers*
Bastian Obermayer et Frederik Obermaier
Édition Le Seuil, 2016, 432 pages



L'itinéraire, c'est aussi du soutien au revenu.
Merci de nous aider à poursuivre notre engagement envers la société.
itineraire.ca/faire-un-don

L'ITINÉRAIRE



VIE DE QUARTIER

PAR ADAM RAYMOND
CAMELOT À BOIS-DES-FILION

Histoire

Terrebonne a été fondée en 1673, lorsque la Compagnie des Indes Occidentales accorde une seigneurie au Sieur André Daulier Deslandes, un résident de Paris qui ne mettra jamais les pieds en Amérique. Il y a trois hypothèses concernant la provenance du nom de Terrebonne. La première, et la plus probable, veut que Sieur Deslandes ait donné ce nom, « Terbonne », à cause de la fertilité des terres. Tranquillement, le village de Terrebonne se forme, avec moins de mille habitants. C'est surtout au XIX^e siècle que le village se développe et devient une ville, avec la construction d'un moulin, d'écoles et d'églises, et l'ouverture d'une gare. Aujourd'hui, avec la fusion de 2001, Terrebonne est considérée comme la porte d'entrée principale du sud de Lanaudière. En 2015, la ville comptait 112 191 habitants.

Terrebonne longe la rivière des Mille-îles, qui porte bien son nom. Sur la photo, on voit la pointe sud de l'île-des-Moulins, avec, de droite à gauche : le bureau seigneurial, le moulin neuf et le barrage. On retrouve aussi à gauche la pointe est de l'île-Saint-Jean (1910)



PHOTO: SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA RÉGION DE TERREBONNE, COLL. E. S. MATHIEU

Promenade à Terrebonne

Depuis que j'ai 16 ans, j'habite sur la Rive-Nord de Montréal. Après un court séjour à Montréal, j'ai déménagé à Terrebonne il y a un an. Je vends d'ailleurs *L'itinéraire* à Bois-des-Filion, une ville située à une quinzaine de kilomètres. À Terrebonne, j'ai retrouvé mon chez-moi. Ça m'a amené une nouvelle paix intérieure, alors que Montréal m'apportait surtout du stress.

La communauté est toujours prête à t'aider, les gens se parlent, se saluent, prennent de tes nouvelles. À Montréal, beaucoup de gens ne pensent qu'à eux-mêmes. Terrebonne m'inspire constamment. Tous les week-ends, très tôt le matin, je me promène pour y méditer et me ressourcer après une longue semaine de travail. Je m'inspire de la beauté de la nature pour écrire mes poèmes, je regarde les bernaches faire leur grand spectacle en déployant leurs ailes et pratiquant leur envol pour le sud, les petites familles de huards qui déambulent sur le bord de l'eau et qui attendent de la nourriture que parfois je peux leur donner, même si des consignes d'interdiction de nourrir les animaux sont inscrites sur les panneaux.

Le Vieux-Terrebonne

Terrebonne bénéficie de l'un des patrimoines les plus riches au Québec, avec ses constructions architecturales dignes des plus belles seigneuries des XVIII^e et XIX^e siècles. À tous les jours, je vais me ressourcer dans le Vieux-Terrebonne, le quartier m'apporte beaucoup moralement et physiquement. Il m'aide à écrire, c'est une source d'inspiration pour mes poèmes. Je me sens transporté dans le XIX^e siècle (un vrai « Retour vers le Futur » !), avec le même esprit de communauté. Tout le monde dit bonjour à tout le monde comme si c'était son voisin d'à côté, on prend le temps de jaser de tout et de rien. C'est un environnement très positif, qui me ramène à une vie plus paisible. Aujourd'hui, tout le monde est trop pressé, trop stressé.



PHOTOS: ADAM RAYMOND



La Galilée

La Galilée est en apparence une petite friperie située sur la rue Saint-Pierre dans Terrebonne-Centre. Une fois à l'intérieur, on s'aperçoit vite que ce n'est pas seulement une friperie, mais bien un organisme à but non lucratif qui offre d'autres services pour les personnes à faible revenu : un magasin de soutien alimentaire et une cuisine collective. La structure de l'organisme est très bien dirigée et maintenue par Marie-Ève Plante, directrice, et sa partenaire de travail Roxane Bélec, responsable des bénévoles. « *Nous évaluons et étudions le budget de chaque individu et famille à faible revenu, dit Marie-Ève. Mais la plupart du temps, chaque cas est accepté.* »



Le barrage du Moulin Neuf

Le barrage du Moulin Neuf est situé sur le site historique de l'Île-des-Moulins. Il permet de réguler le cours de la rivière des Mille-Îles, qui longe Terrebonne, et de contrôler les glaces au printemps. Dès l'installation du premier moulin à farine sur l'île, au cours du XIX^e siècle, un premier barrage est construit pour garder un niveau d'eau minimum dans la rivière et dans l'écluse des moulins. En 1972, inquiet du risque d'inondations dû à la faiblesse de l'écluse des moulins, le propriétaire du lieu dynamite le barrage du Moulin Neuf. L'ouvrage subit d'importants dommages. Dans le but de préserver la valeur historique et architectural du site, qui est l'un des premiers complexes industriels de la région de Montréal et où on retrouve des édifices construits au XIX^e siècle, la Ville de Terrebonne entreprend les démarches pour acquérir l'île et la faire classer site historique. Ce sera chose faite en 1973. En 1979, le ministère des Richesses naturelles du Québec fait reconstruire le barrage du Moulin Neuf. Une passerelle piétonnière y est ajoutée. Dommage qu'on ne puisse y pêcher car il paraît que le poisson est très bon !



MOTS DE CAMELOTS

Haïkus (1/2)

Vent du nord
Une percée de firmament
Dans la tempête

Les rochers reflètent ton visage
La source ton chuchotement
Ah ! Comme la nature est belle !

Croix de bois
Croix de fer
L'enfer est un mythe

Tic-tac tic-tac
Mes pensées voltigent
Soudain réalité brusque

Désordre chaotique
Malchance relationnelle
Un vendredi 13 !

Un silence nettoie
Une confiance aveugle
Sous un froid trop intense

Bibliothèque immense
Livres du savoir
BD pour décompresser

Soirées luxueuses
Surabondance et royauté
Afrique et ses enfants

Parmi les gens éduqués
Un analphabète perçoit
Entre les lignes

Fenêtres remplies de regards
Diamants sur flocons
Cœur nostalgique

(suite au prochain numéro)

ROSE
CAMELOT ROSEMONT / DES ÉCORES



Voici la photo de l'ours
blanc qui m'attrape !



La grande soupe au FSM

Le samedi 13 août 2016, nous avons été sollicités par Christine Fournier et Toby Lamontagne, de Recettes en pot, pour participer à la préparation d'une grande soupe au Parc Jarry dans le cadre du Forum social mondial. Un grand merci pour leur invitation !

Nous étions plusieurs camelots présents : Johanne Besner, André-Guy Charron, Gabriel Lavoie, David Blanchard et Pierre Touchette. On a cuisiné des soupes avec d'autres entreprises. Il fallait voir Manon qui coupait, épluchait les carottes avec une rapidité incroyable, des patates et des patates, puis tous les autres ingrédients... Et swing la bacasse dans l'fond d'la boîte à bois ! Et c'est moi Manon qui ai dit quoi faire à Simon, chargé de l'accompagnement des participants à L'itinéraire, il devait aller chercher tous les légumes et les ingrédients pour nous.

Nous avons fait une soupe aux lentilles et cari suivie d'une autre soupe minestrone. Les soupes ont été vendues à prix libre et l'argent revenait à Moisson Montréal. « Ah, mais elle est bonne ma soupe ! », je disais.

À la fin nous avons eu l'occasion de vendre le magazine *L'itinéraire*, j'ai même été aidée par un ours polaire qui a fini par lâcher prise.

MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND

Ma route

Avec mes malheurs
Avec mes petits bonheurs
Je continue ma route
En ayant plus de doutes

J'ai tout essayé dans la vie
Bon ou mal
Grand ou petit
Cela m'a fait voyager

Et j'ai appris au cours de mes périples
Que rien ne sert de courir
Après l'amour

C'est l'amour qui viendra à moi
Tout vient à point à qui sait attendre
Ça, je le sais.

FRANCE BEAUMONT
CAMELOT SAQ PLACE VERSAILLES





L'arrondissement de Ville-Marie est fier de soutenir **l'Association Les Chemins du Soleil**

Depuis plus de 30 ans, cet organisme offre aux jeunes de 6 à 18 ans un lieu où se retrouver, se divertir et s'impliquer dans divers projets. Des ateliers de cuisine au hockey, les activités proposées permettent de prévenir des problèmes sociaux, notamment la délinquance. Notons qu'à chaque rentrée scolaire, plus de 200 enfants obtiennent un sac d'école rempli de fournitures grâce au Magasin-Partage Centre-Sud organisé par l'Association Les Chemins du Soleil.

Projet à l'affiche : **Génération Jeunesse**

Véritable milieu de vie des ados, Génération jeunesse permet aux 13 à 17 ans de s'impliquer tout en s'amusant. En faisant des choix d'activités et de projets par le biais d'assemblées de jeunes, les participants apprennent à mieux se connaître et s'épanouissent.

 lescheminsdusoleil.org

 / Association Les Chemins du Soleil

Pour tout savoir sur l'arrondissement de Ville-Marie, abonnez-vous à l'infolettre :

 ville.montreal.qc.ca/villemarie

 /centrevillemontreal

 @centrevillemtl

Donner de l'importance	Xénophobies	Prononcera	Que tu encastrasses
Pétulance	Urne	Ceux qui payaient le cens pour voter	Essayée
Tremper			
Mégotant			
Lac d'Ecosse			Titane
Fémur			Tige
	Tenues		
	Vergeture		
Flours			
Regardai avec mépris			Crochet
Nota Bene		Arbres	
Conductrices d'ânes		Interjection	
			Argon
Appât			À elle
Prairie			
	Transpirer		

J'aimerais voir comment se débrouillerait en tant que camelot d'un jour la personne capable de lancer à un vendeur de *L'itinéraire*: « *Trouve-toi donc une vraie job* » !



**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

JEUX DE MOTS

Jeux réalisés par Josée Cardinal
josecardinala@yahoo.ca

Solutions dans le prochain numéro

HORIZONTALEMENT

1. Fleuve d'Italie. - En mourant, on la rend. - Épinceta.
2. Recueil médiéval. - Dépoli.
3. Usagés. - Pieds de vers.
4. Oblige.
5. Chevalier espion. - Graissées.
6. Prenom. - Terbium. - Transpirer.
7. Certes. - Souveraine. - Aber.
8. Paravents. - Chargeant.
9. Réjouies. - Contester.
10. Écuelles.

VERTICALEMENT

1. S'élèvera en polyèdre à quatre faces triangulaires.
2. Tentas. - Réseau.
3. Choisis. - Tout va bien.
4. Kîr. - Noble indienne.
5. Brouille.
6. Puis. - Oiseau sauvage.
7. Déesse marine. - Stère.
8. Nationaliser.
9. Pâté. - Lettre grecque. - Page.
10. Tournerais.
11. Adjectif numéral. - Instrument chirurgical.
12. Riches. - Foyer.



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous

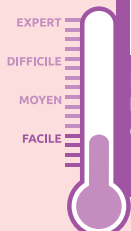


1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

SOLUTIONS DU
1^{er} septembre 2016

Biblique	S	Sterilise	E	Entaille	C	Exécute	D
Compté		Inclusion		Érodent		Comprehension	
1	F	A	C	T	U	R	E
Fabrique un arrêt	P	A	U	S	A	N	T
Probleme	S	I	R	V	E	N	T
Xenarthre	E	D	E	N	T	E	S
Égal	U	N	I	T	A	N	T
Camelote	T	O	C	I	D	E	
Indispensable	V	I	T	A	L	E	
Travestissement	E	O	N	I	S	M	E
Plantes	U	L	M	I	S	T	E
Tissus	L	I	N	S	N	U	
Mélasine	F	E	E	A	R	T	S



					4			
5	3			1	6	7		
					3		5	8
3		9		5	7		4	6
6		5	4	2	8		3	
1	5	3		7	2	4		9
7		4			9		1	
9		8		4		6		3

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette Solution dans le prochain numéro



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	A	L	I	S	S	O	N	N	E	U	R
2	E	S	E	R	I	N	E		E	T	R	E
3	T	I	N		C	O	U	G	O	U	A	R
4	R	A	T	A		B	V	A		I	N	
5	O	T	E	R	A	I	E	N	T		E	L
6	L	I		R	I	N		T	O	T		I
7	E	Q	U	I	L	A	T	E	R	A	L	E
8	T	U	N	E		R		R		T	E	R
9	T	E		R	A	D	I	A	T	E	U	R
10	E	S	T	E	R	E	L		E	R	R	E

6	8	3	7	9	4	5	1	2
7	4	1	2	8	5	9	3	6
9	5	2	1	3	6	4	7	8
4	1	7	9	6	8	3	2	5
3	6	5	4	2	1	8	9	7
8	2	9	5	7	3	1	6	4
1	3	8	6	4	2	7	5	9
2	7	4	3	5	9	6	8	1
5	9	6	8	1	7	2	4	3

L'achat et la vente d'une propriété, c'est une affaire de coeur et de savoir-faire !



AGENCE IMMOBILIERE
Vitrine de la rénovation écologique

1152, avenue Mont-Royal Est, 514.597.2121
www.viacapitaledumontroyal.com

Tout homme reçoit deux sortes d'éducation : l'une qui lui est donnée par les autres, et l'autre, beaucoup plus importante, qu'il se donne à lui-même.

Edward Gibbon

La bonne éducation de la jeunesse est le garant le plus sûr de la prospérité d'un État.

Axel Oxenstierna

Connaissez-vous la différence entre l'éducation et l'expérience ? L'éducation, c'est quand vous lisez tous les alinéas d'un contrat. L'expérience, c'est ce qui vous arrive quand vous ne le faites pas.

Pete Seeger

Les êtres humains naissent ignorants, pas idiots. C'est l'éducation qui les rend ainsi!

Bertrand Russell

L'éducation consiste à nous donner des idées, et la bonne éducation à les mettre en proportion.

Montesquieu

L'instruction des enfants est un métier où il faut savoir perdre du temps pour en gagner.

Jean-Jacques Rousseau

L'éducation se compose de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire.

Joseph Joubert

L'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité, et de plus, le sauver de cette ruine qui serait inévitable sans ce renouvellement et sans cette arrivée de jeunes et de nouveaux venus. C'est également avec l'éducation que nous décidons si nous aimons assez nos enfants pour ne pas les rejeter de notre monde, ni les abandonner à eux-mêmes, ni leur enlever leur chance d'entreprendre quelque chose de neuf, quelque chose que nous n'avions pas prévu, mais les préparer d'avance à la tâche de renouveler un monde commun.

Hannah Arendt

Quand j'étais petit, ma mère m'a dit que le bonheur était le but de la vie. À l'école, quand on m'a demandé d'écrire ce que je voulais être plus tard, j'ai donc répondu: heureux. Ils m'ont dit que je n'avais pas compris la question; j'ai rétorqué qu'ils n'avaient pas compris la vie.

John Lennon

Chacun est le fruit d'une éducation mais le plus grand éducateur, c'est la personne elle-même.

Ludmila Oulitskaïa

Une bonne éducation est la source et la racine d'une vie vertueuse.

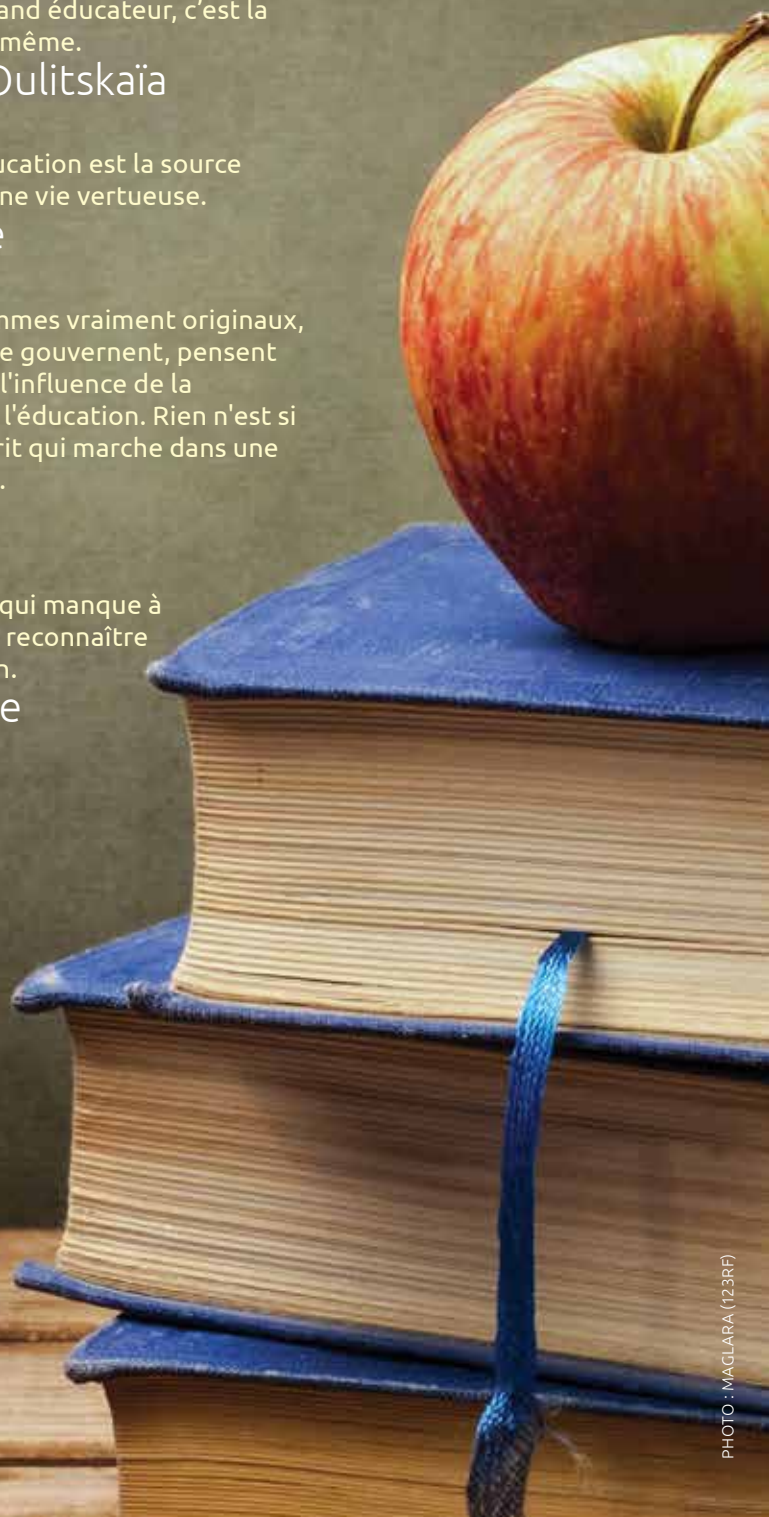
Plutarque

Il y a peu d'hommes vraiment originaux, presque tous se gouvernent, pensent et sentent par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle.

Voltaire

Éducation - Ce qui manque à l'ignorant pour reconnaître qu'il ne sait rien.

Albert Brie





50
ans

AU CŒUR DE
MONTRÉAL



stm.info/50ans

MOUVEMENT COLLECTIF



MIEUX VAUT BOIRE RÉGULIÈREMENT AVEC MODÉRATION



QU'AVEC EXCÈS À L'OCCASION.

Le corps humain ne réagit pas mal à l'alcool, mais plutôt à l'excès d'alcool. Pour la femme, boire sans excès consiste à se limiter à 2 verres par jour sans dépasser 10 par semaine. Chez l'homme, à 3 verres par jour pour un maximum de 15 par semaine. Et on ne boit pas tous les jours. Dans ces conditions, l'alcool, ça se prend bien !



Éduc  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.

educalcool.qc.ca/2340